

ANNEXE II

TRAVAIL A LA MAIN

HISTORIQUE

Les écuyers italiens de la Renaissance (1) ont décrit dans leurs ouvrages les exercices de préparation et d'assouplissement qu'ils pratiquaient *hors de la selle* sur leurs chevaux, à l'aide de la longe, des longues guides, des piliers, de la chambrière et de la gaule. Il est vraisemblable que ces pratiques n'étaient pas nouvelles et que ces écuyers y avaient été formés par leurs maîtres, héritiers eux-mêmes d'une longue tradition (2).

Les élèves des Grisons, Pignatelli, Fiaschi, etc., qui enseignèrent ensuite l'équitation dans toute l'Europe, y transportèrent l'usage de ces procédés, qui se sont modifiés avec le temps pour s'adapter aux transformations successives de l'art équestre, et à celles qu'elles provoquèrent dans le modèle du cheval de selle produit par l'élevage pour répondre aux nécessités des différentes époques.

La longe, avec la chambrière, avec ou sans caveçon, est encore utilisée presque partout. L'École allemande pratique généralement le travail à la longe avec un enrênement. En France, bien que l'enrênement (3) soit décrit et préconisé par le comte d'Aure dans son Cours d'Equitation (4), l'usage s'en est un peu perdu sans doute parce que la longe y est surtout employée pour la préparation à l'obstacle, qui réclame l'entière liberté de l'encolure.

Les piliers, toujours utilisés en Europe Centrale pour cadencer les chevaux, sont presque inconnus en France en dehors des Ecoles militaires, et l'on s'en sert d'ailleurs à peu près uniquement pour le dressage des sauteurs.

(1) Ainsi que ceux de la fin du XVIII^e siècle, et en particulier Mazzuchelli.

(2) On n'en trouve cependant pas trace dans la littérature équestre des Arabes qui, pour presque toutes les autres branches des sciences et des arts, ont eu une influence considérable sur la Renaissance italienne.

(3) Les écuyers français des XVII^e et XVIII^e siècles ne font pas mention de l'enrênement, et Aubert, ainsi que Lancosme-Brèves déclarent que l'enrênement fut rapporté d'Allemagne par les émigrés, à la Restauration. (Aubert, *Traité d'Equitation*, 1825.)

(4) Adopté officiellement par le Ministre en 1853, et toujours *réglementaire* puisqu'aucune décision ne l'a abrogé.

Les longues guides, ou longues rênes, très employées en Italie au XVIII^e siècle, naguère réglementaires dans l'Armée anglaise, très en faveur à Saumur en 1925, et toujours en usage à l'Ecole de Vienne, sont actuellement moins en vogue, bien qu'encore utilisées.

Quant au *travail à la main* à l'aide de la cravache ou de la chambrière, il est toujours utilisé dans les manèges d'Outre-Rhin, et il était réglementaire dans l'Armée allemande. En France, en dehors de la préparation des sauteurs en liberté, il est peu connu, et plus ou moins tombé en désuétude.

Tout comme leurs prédécesseurs, les deux novateurs de l'Ecole française au XIX^e siècle, d'Aure et Baucher, ont utilisé le travail à la main.

D'Aure le prescrit pour apprendre au cheval à ranger les hanches surtout à l'aide du mur, de la longe, et de la cravache ou de la chambrière.

Baucher, pendant la plus grande partie de sa carrière, n'a utilisé le travail à la main que pour la préparation de ses flexions de mâchoire et d'encolure. Ce n'est qu'après l'accident qui lui brisa les deux jambes qu'il poussa plus loin son travail hors de la selle, par les pirouettes et le rassembler à la chambrière, jusqu'au piaffer.

Mais ses élèves, et surtout les dissidents plus ou moins avoués, l'avaient précédé dans cette voie.

Raabe, d'abord, puis Gerhardt développèrent le travail à la cravache et l'exposèrent dans leurs ouvrages.

Guérin, Montigny (1) et plus près de nous le Capitaine J.-B. Dumas ont fait une place importante au travail à la main dans leur progression de dressage.

Celle que nous nous proposons d'exposer ici se limite à l'obtention du rassembler cadencé, poussé jusqu'au piaffer, — (sans lequel les sauts d'école ne sont que des bonds plus ou moins désordonnés, et sans aucun mérite artistique).

AVANTAGES DU TRAVAIL A LA MAIN

Le travail à la main n'est pas plus indispensable au dressage du cheval que le travail à la longe, mais il présente, comme ce dernier, les plus grands avantages, contre fort peu d'inconvénients.

Combiné, comme il doit l'être, avec le travail à la longe, le travail à la main permet d'amener le cheval à un degré très avancé de préparation aux leçons du travail monté, en évitant les « surprises » qui sont à l'origine de la plupart des défenses.

(1) Avant d'être écuyer à l'Ecole de Saumur, le comte de Montigny avait été élève, puis écuyer à l'Ecole Espagnole de Vienne, où le travail à la main était — et est toujours — très utilisé. De plus, il avait suivi, par la suite, les cours de Baucher.

Il assure en effet la transition *sans lacune* de la première éducation au dressage proprement dit.

C'est l'éducation si importante donnée par le palefrenier (1) à l'écurie, au pansage, à la promenade, qui sert de *base* au travail à la longe et au travail à la main, menés parallèlement et étroitement combinés entre eux et avec le travail en selle, pour acheminer progressivement le cheval à la connaissance des aides du cavalier, qu'il aura ainsi acquise insensiblement, en passant toujours du « connu à l'inconnu ».

En outre, et après le débouillage, le travail en main permet de soumettre le cheval à des leçons dont la difficulté augmente beaucoup pour lui sous le cavalier, dont le poids contracte son dos et surcharge ses épaules, tandis qu'il conserve au travail en main la liberté naturelle de ses mouvements.

Pour le cavalier, le dressage à la main n'est pas moins utile. Il lui permet d'associer ses yeux aux autres moyens d'observation dont il dispose en selle, où il ne peut l'exercer que sur une partie de l'avant-main, et d'un point de vue qui ne peut guère être déplacé.

Au travail en main, le dresseur peut *voir* l'ensemble du cheval, ses attitudes, les dispositions de sa masse et les mouvements de ses membres. En rapprochant ensuite à cheval les observations de sa vue des impressions reçues par son assiette, le cavalier développe beaucoup son tact. Il apprend à mieux connaître ce qui se passe sous lui, à mieux juger les réactions du cheval, et à mieux régler ses *actions* en conséquence.

Contre ces avantages importants, le travail à la main présente le seul inconvénient d'être fatigant, surtout quand le cheval est de grande taille, et que l'épaisseur de la sciure du manège y rend la marche pénible (2).

Le travail à la main exposé ci-dessous peut être entrepris directement, sans recours préalable au travail à la longe décrit au chapitre précédent. C'est un pis-aller, mais il a paru nécessaire de l'envisager.

(1) A l'écurie, tout cheval apprend aisément à se déplacer latéralement pour laisser son palefrenier lui apporter l'avoine, et à faire demi-tour dans sa stalle pour aller à l'abreuvoir.

Au pansage, il apprend à ranger les hanches autour des épaules au commandement « Tourne ! », etc.

Pour obtenir directement en selle ces mêmes mouvements, qui sont indispensables au dressage, le cavalier ne dispose que de moyens d'indication trop différents de ceux employés par le palefrenier pour que l'emploi préalable de ces derniers puisse servir à faire comprendre les siens. L'emploi du travail à la main sert de trait d'union entre les uns et les autres.

De même, les premières leçons impulsives des jambes se donnent sans difficulté pendant le travail à la longe, dès que le cheval sait se porter en avant sans discussion au signal de la chambrière et à l'appel de langue. L'action modératrice des rênes s'enseigne dans les mêmes conditions, la chambrière et la longe servant d'interprètes aux jambes et aux rênes.

(2) Un peu d'entraînement fait rapidement cesser la gêne des premiers temps. Bien entendu, quand on peut trouver un sol plus ferme, il ne faut pas manquer de l'utiliser, au moins pour les premières leçons au trot. La profondeur du sol des manèges militaires a pour but d'amortir les chutes des recrues, mais elle dépasse la plupart du temps celle qui convient à la liberté des allures du cheval, surtout quand la sciure est alourdie par l'humidité de l'hiver.

Toutefois, pour éviter les répétitions qui seraient inévitables si ces deux manières de procéder étaient traitées séparément, le chapitre ci-dessous a été rédigé dans les conditions suivantes :

Le *texte* du chapitre expose le travail à la main greffé sur le travail à la longe, avec tous les avantages qui en résultent.

Par contre, les *planches* explicatives du chapitre sont dessinées dans l'hypothèse où le travail à la main est entrepris directement, sans recours préalable au travail à la longe.

Le lecteur s'étonnera peut-être de la multiplicité et de la minutie des précautions accumulées ci-dessous dans l'exposé du travail à la main. Il les trouvera justifiées par les considérations suivantes :

En premier lieu, ce travail ne constitue nullement une période distincte de l'éducation académique du cheval, il doit au contraire être mené parallèlement au dressage en selle, avec une légère avance sans doute sur celui-ci puisqu'il en prépare, dans le temps qui les précède immédiatement, les nouvelles leçons. Sa durée est donc presque égale à celle de l'ensemble du dressage, et s'étend par conséquent sur des mois, sinon des années. Le dresseur dispose donc de tout le temps nécessaire pour assurer fermement chacun de ses pas dans la voie du progrès. Il aurait le plus grand tort de ne pas l'utiliser entièrement pour atteindre à la perfection des détails, qui commande en réalité celle du résultat final de tous les dressages.

En outre, l'expérience montre que l'omission ou la négligence de ces détails conduit inévitablement à des impasses dont on ne peut sortir qu'à reculons, pour reprendre de bout en bout toute la progression à partir d'un certain point qu'il faut d'abord découvrir. Outre la perte de temps — réelle cette fois — qui en résulte, il faut encore subir la nécessité de procéder à un « redressement », toujours plus difficile qu'un dressage, dont les résultats se ressentent plus ou moins de la déviation qu'ils ont subie.

Avec l'expérience, et l'accroissement de son habileté par une pratique suffisamment prolongée, l'élève écuyer pourra peut-être simplifier plus tard sa manière de faire, en profitant des heureuses dispositions particulières à certains chevaux. En attendant cette période sûrement éloignée, on ne saurait trop le dissuader d'y songer avant d'avoir longuement appliqué toute la progression nécessaire dans sa forme la plus méthodiquement détaillée, et d'avoir réussi plusieurs dressages qui n'aient rien laissé à désirer, ce qui est toujours rare.

EMPLOI DU DRESSAGE A LA MAIN

Le dressage à la main doit être pratiqué en concordance avec les autres modes d'instruction du cheval, à la longe et en selle.

Au début, ses leçons terminent celles données à la longe, quand le cheval est détendu, calmé, et assoupli par le travail (1).

Plus tard, le dressage à la main doit être pratiqué en combinaison avec l'instruction donnée en selle :

Avant de monter le cheval, détendu préalablement à la longe ou à la promenade, en main s'il est nécessaire, le cavalier emploiera quelques minutes à *répéter à pied* les exercices dont l'exécution sous le cavalier forme précisément l'objet de la leçon en selle, et qui doivent déjà avoir été enseignés au cheval par le travail à la main.

A la fin de la leçon en selle, une fois pied à terre, le cavalier consacre de nouveau quelques minutes à pousser l'instruction à la main, pour avancer dans sa progression de dressage.

Les reprises à la main doivent toujours être courtes : dix minutes de leçon par exemple, après vingt minutes de longe ; cinq à dix minutes avant la leçon en selle, et surtout après celle-ci.

PROGRESSION DU TRAVAIL A LA MAIN

A la main comme en selle, aucun travail utile ne peut être effectué en dehors de l'impulsion

C'est elle qui forme la base de toutes les leçons qui peuvent être données au cheval, et

La conquête de l'impulsion doit être

- Au début : *l'unique* préoccupation du dresseur,
- Au cours du dressage : son obsession continuelle.

La nature et la difficulté des leçons qui peuvent et doivent être données au cheval dépendent avant tout du degré d'impulsion qu'il a atteint.

Aucun assouplissement ou exercice quelconque ne doit être entrepris avant que le cheval ne soit entièrement confirmé dans l'impulsion qu'on peut appeler « élémentaire ».

L'impulsion élémentaire est obtenue lorsque :

- a) En aucun cas le cheval *en station* ne cherche ni à reculer ni à s'acculer (2) ; en mouvement, ne cherche ni à ralentir, ni à s'arrêter.

(1) Il faut s'efforcer de séparer bien nettement le *travail* du cheval, des *leçons* qui lui sont données en vue de son dressage.

Dans le *travail*, le cavalier cherche à développer par l'exercice les forces du cheval, en limitant ses exigences de conduite à ce qui est strictement nécessaire pour la conservation de sa monture et pour la sienne propre.

Pour les *leçons*, le cheval déjà calmé par le *travail* doit être rendu attentif, toutes causes d'excitation et de distraction ayant été écartées ; le cavalier s'efforce de *se faire comprendre*, d'obtenir peu à peu, puis de compléter l'obéissance à ses indications. Le cheval ne peut être maintenu longtemps dans cette sujétion. Il s'énerve ou se blase, suivant son tempérament. Le tact du cavalier doit lui indiquer dans quelles limites de temps le cheval reste en état de « réceptivité ».

(2) Acculement : retrait du corps, les membres restant en place.

b) Au moindre *signe* de la chambrière ou de la cravache, au simple appel de langue, se porte carrément en avant au pas — et mieux encore au trot, — en « tirant bien sa voiture », *droit* devant lui.

c) Il prend franchement la main, et donne dans ses deux rênes également tendues.

Quand ce résultat est acquis et confirmé, on peut :

1° sortir de la piste pour conduire le cheval sur des lignes droites et courbes ;

2° commencer à mobiliser latéralement les hanches et les épaules ;

3° régulariser l'appui sur la main par *quelques* flexions.

Chacune des leçons est commencée et terminée par un exercice d'impulsion. Dans ceux qui les terminent, les exigences sont progressivement augmentées, pour conduire peu à peu le cheval à une impulsion plus immédiate et plus énergique, qu'on peut appeler *secondaire*.

L'impulsion secondaire peut être caractérisée comme il suit : sur les indications du dresseur, le cheval, préalablement mis au pas, prend sans résistance un *trot* bien régulier sans forcer la main, mais *surtout sans la quitter*.

Quand cette impulsion « secondaire » est bien confirmée, mais *seulement alors*, on peut :

1° développer l'étude de la mise en main par les flexions au pas et en place ;

2° développer la mobilité des hanches et des épaules par les pirouettes ;

3° cadencer et rassembler le pas ;

4° commencer le reculer.

La fin de chaque leçon est consacrée :

aux départs au trot de plus en plus coulants demandés quand le cheval est dans la mise en main *au pas*, et répétés jusqu'à ce qu'il reste dans la mise en main *au trot*. La mise en main au trot étant obtenue au moindre serrement des doigts sur les rênes, l'étendue des foulées du trot sera progressivement raccourcie, par des oppositions de main, sans que *l'énergie* de l'allure soit en rien diminuée.

Les départs *au trot* seront demandés en diminuant progressivement le nombre de foulées de *pas* intermédiaires entre la station et le trot jusqu'au départ franc de *pied ferme au trot*.

L'impulsion supérieure est caractérisée par le départ franc de pied ferme au trot.

Elle permet d'aborder sans inconvénients (1) l'étude du *piaffer*, après avoir développé la mise en main sur place jusqu'au ramener complet.

(1) On peut obtenir le piaffer sans passer par toute la progression qui vient d'être exposée, et même en la négligeant complètement.

Le moyen le plus rapide pour mettre « tant bien que mal » un cheval au piaffer consiste, en le maintenant sur place avec la main, à l'attaquer de la cravache sur le sommet de la croupe ou alternativement sur chacune des hanches, ou encore derrière le pli des fesses.

IMPULSION ÉLÉMENTAIRE

(Travail à la main « greffé » sur le travail à la longe)

Conditions préalables.

Le cheval, déjà familiarisé avec le travail à la longe, sur un enrèment léger, passe sans difficulté, et sagement, de l'arrêt au pas, au trot directement ou par l'intermédiaire du pas, conserve aisément le trot bien régulier sur un cercle de 7 à 8 mètres de diamètre, ralentit du trot au pas et à l'arrêt, où il reste calme et détendu.

Préparation (main gauche).

Après une bonne leçon à la longe, le dresseur passe la longe et la chambrière à un aide (dont le rôle est précisé ci-dessous). Il s'approche du cheval en l'abordant vers l'épaule intérieure, et le caresse sur l'encolure, le flanc et la croupe, à gauche d'abord, puis à droite, en passant le bras droit par-dessus le cheval.

Au commandement du dresseur, l'aide met au pas le cheval accompagné par le dresseur, qui continue à caresser comme ci-dessus, en se maintenant près de l'épaule intérieure. Puis, le calme et la confiance étant établis, l'aide arrête le cheval au commandement du dresseur qui, appuyant légèrement le haut de son corps sur le cheval, place son avant-

Le cheval ne tarde pas à sautiller de l'arrière-main, puis par bipèdes diagonaux plus ou moins régulièrement établis.

Mais dans le piaffer ainsi obtenu, même en permettant au cheval d'avancer un peu, même en l'y invitant, même en maintenant la tête dans une attitude élevée, le mouvement des membres antérieurs reste toujours sans élévation ni ampleur. La croupe *reste haute*, et le départ au passage du piaffer est toujours défectueux — quand il n'est pas impossible — la disposition du corps du cheval l'obligeant au départ à « tomber » en avant, au lieu de s'y « élancer de bas en haut ».

On peut éviter dans une certaine mesure cette prédominance de l'arrière-main et l'équilibre défectueux qui en résulte en utilisant au lieu de la cravache la chambrière, pour animer tout l'ensemble du cheval, au lieu de s'adresser seulement à son arrière-main. Mais le maniement de la chambrière à cette fin, et sur un cheval non préparé, provoque souvent des défenses qui, même vaincues, laissent au cheval une attitude de « mauvais vouloir ». La queue et les oreilles le manifestent même dans l'obéissance. Le cheval ne « se plaît pas dans son air » comme disaient les anciens.

Les piliers utilisés par un dresseur très familiarisé avec leur emploi — et qui sait en particulier régler la longueur *ainsi que la hauteur* d'attache des longes sur la taille du cheval et la disposition ordinaire de son encolure — permettent presque toujours d'obtenir un piaffer régulier, sinon brillant. Mais ils présentent le défaut capital d'être un obstacle permanent et infranchissable au mouvement en avant. Le piaffer obtenu dans les piliers devient un air en dehors et « à part » de tout le reste du dressage, auquel il se relie difficilement, en particulier pour obtenir avec régularité et aisance les transitions entre le passage et le piaffer et inversement.

Enfin, on peut fort bien obtenir le piaffer directement en selle, quand on est très habile. Le mieux, pour éviter des déboires, est de mener parallèlement le dressage en selle et à la main de manière à pouvoir profiter à cheval des résultats obtenus avec moins de difficulté en main, en suivant une progression analogue dans ces deux modes de dressage.

C'est ainsi que l'on a le plus de chances d'obtenir un piaffer au moins correct.

Or, le *piaffer*, avec les changements de pied au temps au galop, constitue le *brevet de l'Ecuyer* (Général L'Hotte).

bras droit sur la selle, le coude vers le milieu de celle-ci, la main droite posée les ongles en dessus sur la dépression de l'encolure devant le garrot (1), après avoir croisé dans cette main les rênes du bridon suffisamment tendues pour lui donner le contact léger de la bouche du cheval (2).

— Répétitions des départs, marches au pas et arrêts sur le cercle, déterminés par *les seules indications de l'aide* données sur l'ordre du dresseur.

IMPULSION SECONDAIRE

Elle est caractérisée par la substitution du *trot* au pas employé précédemment, et s'obtient par les mêmes moyens que l'impulsion élémentaire, en développant les résultats acquis (3).

Conditions préalables.

Dans le travail journalier à la longe, le cheval doit avoir appris à parcourir aisément un cercle dont le diamètre a été réduit peu à peu, jusqu'à 6 mètres environ, à un trot toujours aussi régulier et énergique, mais moins étendu que précédemment (4).

(1) *Tâtonner* pour trouver l'endroit où la main est bien « calée » entre l'encolure et le garrot, les rênes également tendues et encadrant l'encolure, un peu plus courtes que celles de l'enrênement (qui doit être long).

La flexion du poignet de bas en haut doit permettre d'augmenter un peu la tension des rênes, la flexion du poignet à droite permet de tendre la rêne à droite en détendant la gauche, et inversement. Le bras droit doit être appuyé sur la selle « depuis l'épaule », le coude bien fixé vers le milieu du siège, le poignet restant libre.

Ne pas partir avant de s'être exercé un bon moment à ces différents mouvements du poignet, le cheval étant en place.

(2) On peut encore, au lieu de croiser les rênes, faire un nœud de manière à leur donner la longueur voulue, le nœud se trouvant au milieu de la main du dresseur. Ce procédé donne plus de fixité à la main, mais moins de souplesse dans le maniement des rênes. Il convient surtout pour un cheval violent, ou qui tend à s'appuyer brutalement.

(3) Il y a lieu de rappeler ici que la disposition *naturelle* de l'encolure n'est pas la même au pas qu'au trot. A cette dernière allure, l'encolure réduit — jusqu'à les supprimer complètement — les oscillations qu'elle décrit au pas. Elle se « tasse », et se fixe dans une position plus élevée qu'au pas.

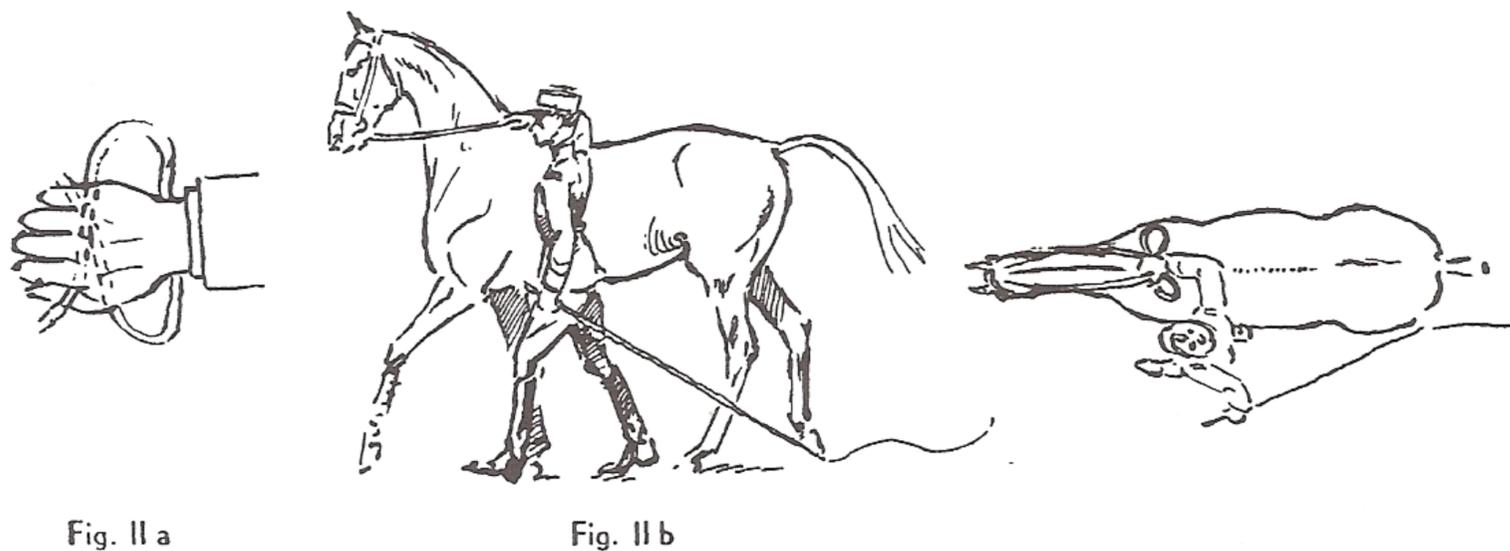
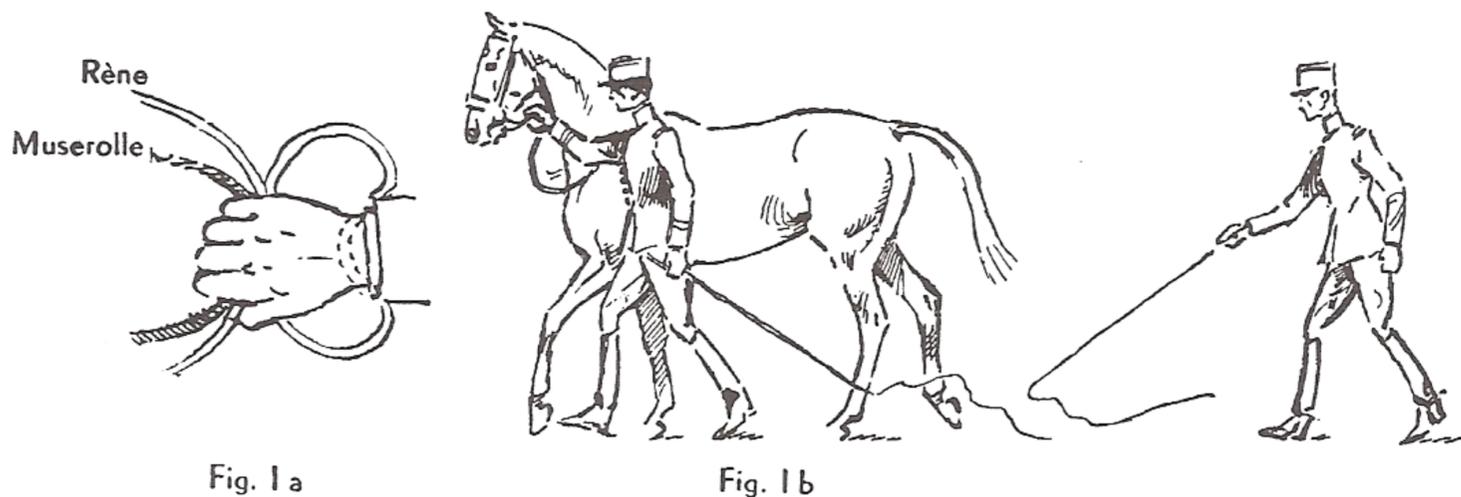
Il s'ensuit que l'ajustage de l'enrênement ne peut être le même à ces deux allures. Ainsi le rôle primitif des rênes du surfaix, au début du dressage à la longe, consiste simplement à imposer une certaine limite à la liberté de l'encolure et par là une certaine sujétion au cheval, pour éviter le désordre. Les rênes convenablement ajustées à cette période conviennent à l'allure du pas, mais elles sont trop longues pour le trot.

Plus tard, quand on veut faire *travailler* effectivement le cheval au trot, en vue de le fixer dans les rênes, l'ajustage de l'enrênement doit être réglé sur l'attitude du cheval au trot. Les rênes deviennent donc trop courtes pour le pas libre, dont il faut alors user le moins possible. Si le dresseur veut donner au cheval un temps *de repos*, soit à l'arrêt, soit au pas libre, il faut *déboucler l'enrênement*.

D'ailleurs, l'enrênement ainsi ajusté incite tout naturellement le cheval, par l'attitude qu'il lui impose, à prendre le trot. Le nombre des battues de pas intermédiaires entre l'arrêt et le trot diminue, et le cheval s'achemine progressivement vers le départ de pied ferme au trot, qui est un des buts du dressage poursuivi dans la recherche de l'impulsion supérieure.

(4) Ce dernier résultat s'obtient sans difficulté quand la réduction du rayon de la courbe est faite avec toute la progression nécessaire, faute de laquelle les hanches du cheval dérapent à l'extérieur, et le trot perd sa régularité et sa cadence.

Dans le travail au trot, le dresseur ne prend la marche à reculons que lorsque le cheval est complètement habitué aux départs calmes au petit trot, assez lent pour que le dresseur l'accompagne sans difficulté, aux ralentissements jusqu'au pas et à l'arrêt facile, et assez rapprochés les uns des autres pour que la durée des temps de trot puisse être très aisément limitée par le dresseur *sans bousculer le cheval*.



REPRISE DE TOUS LES EXERCICES D'IMPULSION EXPOSÉS CI-DESSUS
LA LONGE ÉTANT ENLEVÉE

Précautions.

1° Pendant les premières leçons sans longe, l'aide suivra le cheval à 5 ou 6 mètres, prêt à intervenir avec circonspection, par l'appel de langue d'abord, puis par indication, menace et action de la chambrière pour déterminer ou confirmer le mouvement en avant demandé par le dresseur.

2° Avec les chevaux violents, nerveux, ou qui acceptent mal l'appui sur la main, l'enrênement sera conservé pendant quelque temps, les

rênes en étant ajustées un peu plus longues que celles du bridon tenues par le dresseur quand le cheval prend franchement la main.

Progression.

La progression à suivre est la même que celle qui a été utilisée avec la longe, elle doit être complétée ultérieurement par des exercices destinés à bien fixer le cheval sur la main, et à permettre au dresseur de le conduire dans toutes les directions.

1° *Le dresseur fait face en avant (fig. I et II b)*

Exécution (main gauche).

Le cheval étant arrêté sur la piste, le dresseur le porte en avant au pas par les mêmes moyens qu'à la longe : appels de langue, chambrière, cravache. Marcher, allonger, ralentir, arrêter.

S'attarder à garder le cheval parfaitement droit (1), l'appui sur la main devenant peu à peu confiant et élastique. Reprendre et rendre de temps en temps en fléchissant le poignet de bas en haut et de haut en bas, l'avant-bras légèrement soulevé, le coude appuyé ferme sur le siège de la selle.

Profiter des coins pour faire agir la rêne gauche, et habituer le cheval à tourner sur son indication (2).

Même travail à *main droite*, le dresseur *restant à la gauche du cheval*, et marchant sur la piste au plus près du mur. Se servir alors le moins possible de la chambrière ou de la cravache (3) pour éviter de jeter les hanches en dedans. Soigner dans les coins les tournants à *droite* par la rêne *droite*.

2° *Le dresseur fait face en arrière (Travail à main gauche)*

L'appui devenant confiant et élastique, le dresseur se place *face en arrière* (4), et reprend un à un tous les exercices ci-dessus, avec la même progression.

Au début, c'est à la hauteur des épaules que le dresseur devra être le plus souvent placé. Il faut néanmoins qu'il s'habitue à se tenir plus en avant par rapport au cheval, jusqu'à hauteur de l'embouchure, en vue

(1) Au début toutefois, il est souvent utile de tenir la rêne droite un peu plus courte (à main gauche) pour éviter que le cheval ne tende à quitter la piste pour revenir à l'intérieur du manège — comme il essaie presque toujours de le faire.

(2) Très discrètement, pour la raison exposée à la note (1) ci-dessus.

(3) Il est préférable de faire ce dernier travail en utilisant uniquement l'appel de langue, la cravache au poitrail, et au besoin l'intervention de l'aide, placé en arrière du cheval, mais sensiblement plus éloigné du mur que le cheval.

(4) Certains écuyers commencent là le dressage à la main, sans passer par toute la progression décrite ci-dessus, et même en la négligeant complètement. Pour un dresseur expérimenté, il est déjà difficile d'obtenir ainsi une impulsion satisfaisante. Pour un dresseur peu familiarisé avec le travail à la main, il est indispensable de suivre patiemment, et sans enjambement, toute cette progression d'un bout à l'autre, sous peine d'échec à peu près certain dans la suite du dressage, *faute d'impulsion*.

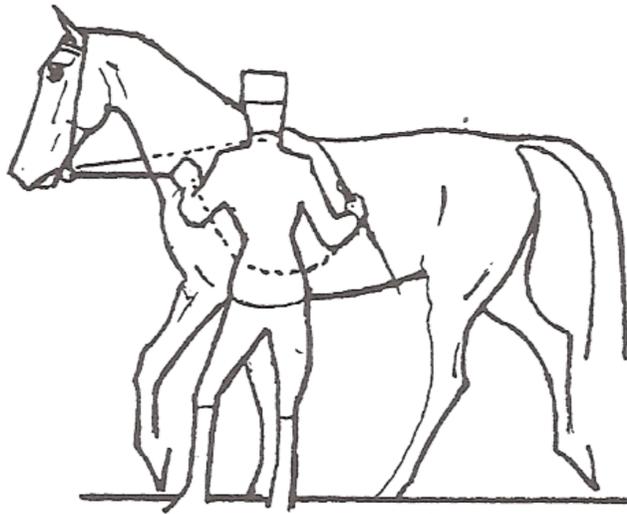


Fig. III

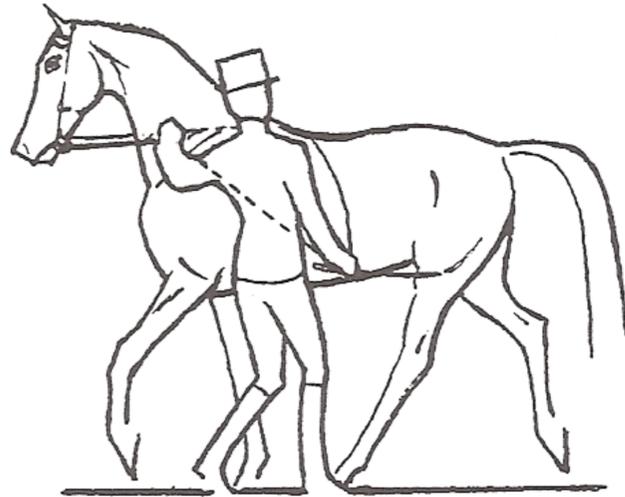


Fig. IV

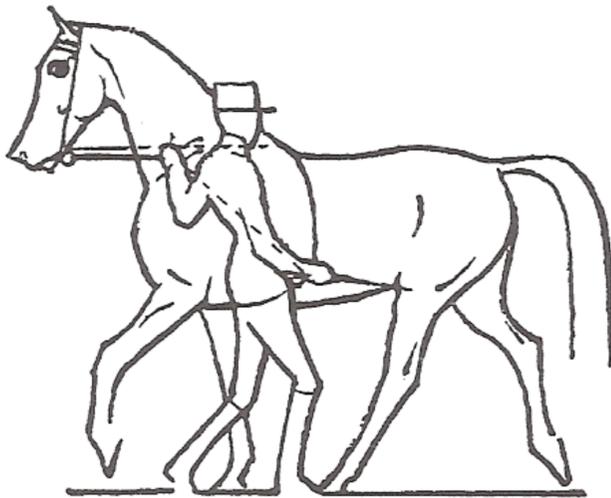


Fig. V

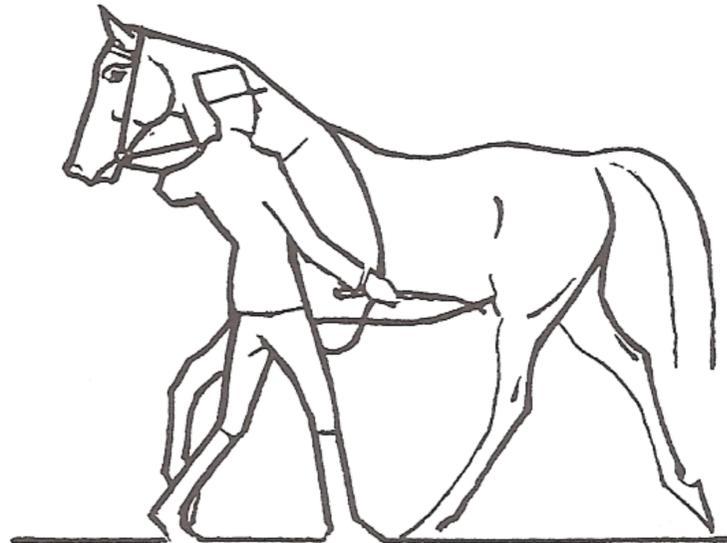


Fig. VI

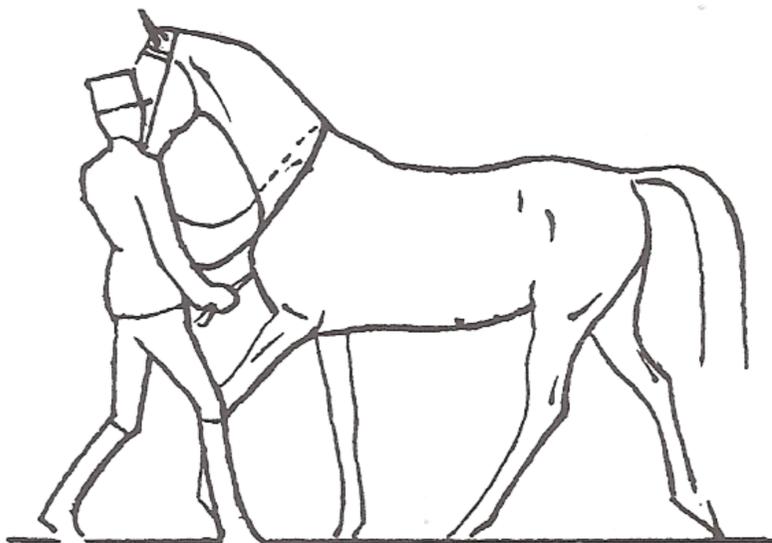


Fig. VII

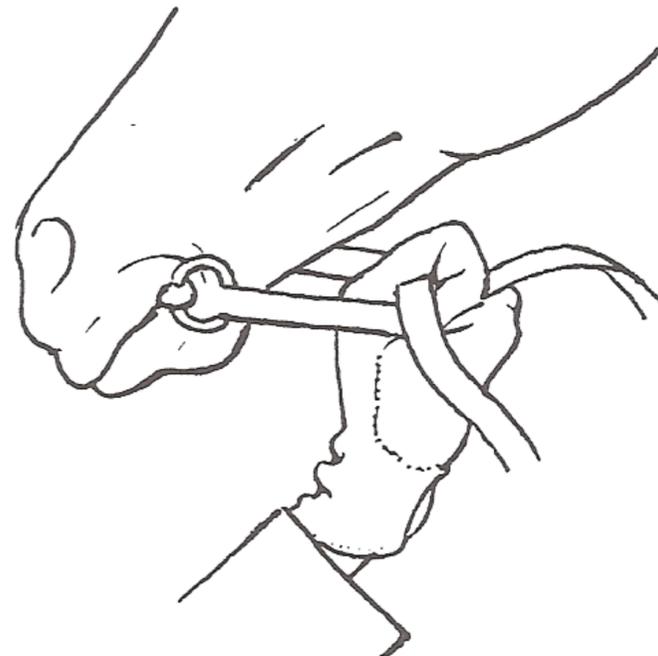


Fig. VIII

Passer de la position " face en avant " à la position " face en arrière "

PLANCHE I

de l'emploi de la cravache au poitrail, des flexions, et de l'étude du rassembler qui se font plus commodément pour le dresseur dans cette position « avancée » (1).

Pour chaque exercice — et pour chaque cheval — il existe une position du dresseur, entre la sangle et l'embouchure, qui rend le travail plus facile, et plus juste. On ne peut la trouver que par tâtonnement, après de nombreuses expériences. A pied comme à cheval, *c'est la pratique seule qui donne l'habileté* (2).

Quand le dresseur, faisant face en arrière, tient une rêne dans chaque main comme à la fig. VI, il y a lieu d'observer que le tourner par la rêne extérieure du même côté que cette rêne peut présenter une difficulté particulière, par suite de l'appui exercé sur l'encolure dans le sens opposé au tournant demandé par cette rêne, si elle vient à être fortement tendue.

Pour y remédier, le dresseur, étant à gauche du cheval, glisse la main gauche sur la rêne gauche jusqu'à l'embouchure, et pousse franchement avec cette main la tête du cheval à droite pour le déterminer dans cette direction. A mesure que le cheval se familiarise avec la conduite en main, cette intervention de la main gauche devient de moins en moins nécessaire, pour cesser finalement d'être utile (3).

IMPULSION SUPÉRIEURE

Caractérisée par le départ de pied ferme au trot, elle résulte de la réduction progressive du nombre de battues de pas nécessaire au cheval, dans le début, pour passer de la station au trot. Elle ne peut être obtenue pratiquement qu'après l'assouplissement qui résulte de tous les exercices exécutés précédemment avec l'impulsion secondaire, et lorsque la *mise en main* s'obtient aussi facilement au trot qu'au pas.

Le dresseur y *travaille* le plus souvent face en arrière et reprend la position face en avant seulement lorsque l'allongement de l'allure qu'il recherche le réclame.

Au travail à la main comme en selle, RIEN d'utile ne peut être obtenu sans IMPULSION.

Tant que, au contact de la cravache, le cheval n'est pas poussé irrésistiblement par *l'obsession* de se porter en avant en *dépassant* son

(1) La position face en arrière permet au dresseur de *voir l'ensemble du cheval*, quand il se tient à hauteur de l'embouchure et c'est un des plus grands avantages du travail à la main.

(2) Quand le dresseur est plus près de l'embouchure que de la sangle, il lui est commode d'abandonner de la main droite la rêne droite, et de prendre derrière la barbe, dans la main gauche, les deux rênes croisées, de manière à assurer un appui bien égal sur les deux rênes. Il faut alors exercer le cheval pendant quelque temps à prendre la main et à suivre ses indications, jusqu'à familiarisation complète.

(3) Cette difficulté est fortement amoindrie en demandant les premiers tournants dans les coins, qui les imposent au cheval.

dresseur, celui-ci ne peut envisager aucun autre but que d'inculquer à son élève cette idée fixe.

Auparavant, aucune autre leçon ne doit être donnée au cheval dans le travail à la main. On ne saurait consacrer trop de temps ni de soins à cette *leçon de base*, dont les résultats doivent être les suivants :

1° *Quelle que soit la région du corps où la cravache est appliquée, l'effet essentiel, primordial, de cette application doit être de déterminer le cheval à se porter en avant, droit devant lui, tendant franchement les rênes tenues par le dresseur. C'est seulement quand ce résultat est acquis définitivement que les différents effets de la cravache peuvent être utilisés, en combinaison avec ceux de la main, pour exercer le cheval en vue de son dressage par :*

- les variations de vitesse et de sens dans le déplacement d'une piste (mobilité longitudinale);
- le travail de deux pistes (mobilité latérale);
- le rassembler (détermination d'une forme particulière de dépense de l'impulsion).

2° *Même sans aucune intervention de la cravache, le cheval doit avoir contracté l'habitude incoercible de dépasser constamment son dresseur d'au moins toute la longueur de son encolure. Il doit avoir appris, sans oubli possible, que c'est seulement dans cette position par rapport au dresseur que l'action impulsive de la cravache cesse de s'exercer, et qu'il peut espérer du repos, relatif ou total.*

La leçon de l'action impulsive de la cravache doit être donnée non seulement par application de la cravache à tous les points du corps du cheval où elle peut être utilisée pour les exercices ultérieurs, mais encore dans *toutes les attitudes* que le dresseur peut être appelé à prendre par rapport au cheval au cours de ces exercices.

En aucun cas le dresseur ne doit faire tenir son cheval par qui que ce soit, serait-ce au moyen d'une longe et d'un caveçon. C'est une abdication impardonnable.

En revanche, il est souvent utile, au début du dressage, de faire renforcer l'action impulsive de la chambrière ou de la cravache du dresseur par celle d'une seconde chambrière maniée par un aide intelligent, preste et obéissant, placé *derrière* le cheval.

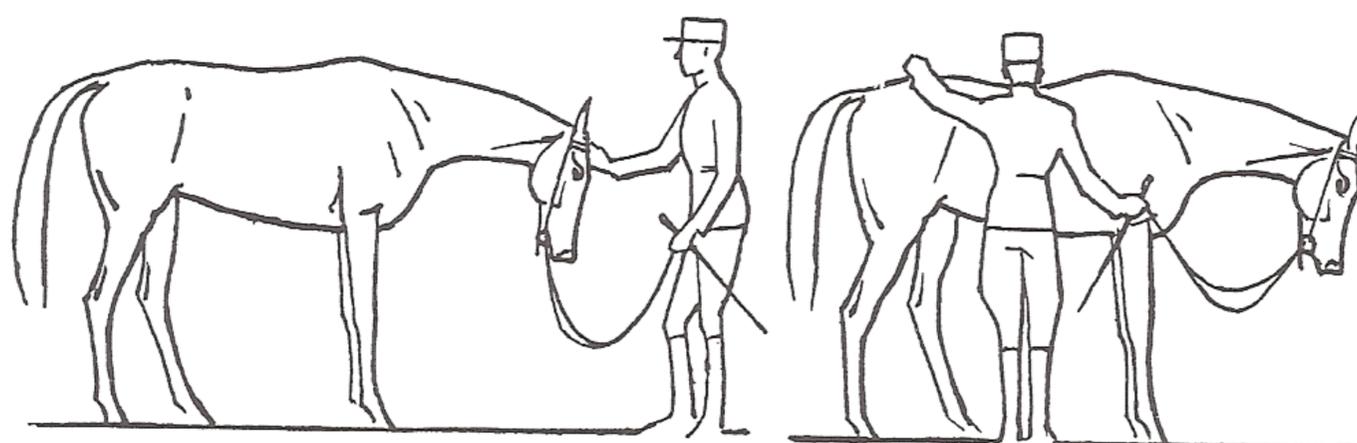
Jamais, en aucun cas, le cheval ne doit être arrêté et recevoir du repos dans la position qu'il occupe par rapport au dresseur au 1 de la figure ci-dessous. Chaque fois que le cheval s'arrête ainsi — et il le fait forcément au début — il doit être vertement attaqué au poitrail et porté en avant jusqu'à ce qu'il *dépasse* le dresseur d'au moins toute la longueur de son encolure.

Il faut que, automatiquement, sans que le dresseur n'ait plus à intervenir, le cheval vienne toujours se placer de *lui-même* au-delà du dresseur, la selle à la hauteur de celui-ci, comme dans le 2 de la figure.

C'est seulement quand le cheval a pris définitivement ce *tic* que l'on peut, par exemple, commencer les flexions. Alors, le dresseur, qui fait

face au cheval, dispose l'embouchure d'une manière correspondant au but de la flexion envisagée, *fixe* ses doigts sur les rênes ainsi ajustées, et recule du corps — (en laissant la main en place) — jusqu'à hauteur de la tête du cheval, où il s'arrête. Le cheval, fidèle à son tic, cherche alors à dépasser le cavalier en s'enfonçant *de lui-même* dans les rênes sur l'embouchure fixée : c'est *lui-même* qui se « flexionne » dans l'impulsion d'arrière en avant. Dès qu'il a cédé de la mâchoire, le cavalier ouvre les doigts, se laisse *dépasser*, et donne repos quand le dépassement est terminé.

Arrêt et repos



1. Jamais

2. Toujours

Toute flexion dans laquelle les rênes agissent par traction *d'avant en arrière*, aussi légèrement que ce soit, est un exercice de *mise derrière la main*.

Le même *tic* assure une impulsion continue pendant tout le travail sur une ou deux pistes, mais c'est surtout au piaffer que le bénéfice s'en fait sentir. Tant que le cheval est en retard par rapport au dresseur, il sait qu'il lui faut regagner sa place, et il s'efforce proprio motu d'y parvenir en avançant. Le dresseur, en reculant lui-même centimètre par centimètre, conserve au cheval une impulsion permanente, automatique, impérieuse comme une idée fixe.

SOUSSION A LA CHAMBRIÈRE

(Le cavalier fait face en avant)

Observations préalables.

Au travail à la main, on n'obtient à l'allure du pas que des résultats limités. Pour en obtenir de substantiels, il faut pouvoir travailler au trot, raccourci, mais énergique et cadencé. Avant d'obtenir le trot raccourci, il faut passer par le trot franc, décidé. Sa vitesse est alors trop grande pour que le dresseur puisse accompagner le cheval en faisant face en arrière. D'où nécessité de travailler l'impulsion dans toutes les attitudes

du dresseur figurées ci-contre. L'attitude type du dresseur pour le travail au trot est celle de la figure I *b*, p. 234.

Dans un premier temps, la main droite doit être placée exactement *derrière* la tête du cheval, le dos de la main en dessus, les premières phalanges appuyées sur l'auge, les doigts fermés solidement sur les rênes de bridon croisées et sur la *muserolle*, le poing fermé devant pousser énergiquement la tête d'arrière en avant (fig. I *a*).

Le dresseur doit manier sa chambrière sans gestes étendus, par la seule torsion du poignet gauche, chercher et trouver l'endroit du corps du cheval où son action le décide en avant sans le chatouiller (généralement entre la fesse et le jarret).

Dans un deuxième temps, la main droite qui tient les rênes du filet croisées et ajustées, doit être fermement appuyée dans la dépression entre le garrot et l'encolure, le dos en dessus, le coude appuyé sur le cheval (fig. II *b*).

Le cheval étant déjà bien décidé en avant par le travail précédent (fig. I *a*), le dresseur prend la position *b*. Travail d'abord sur la piste à main gauche, pour utiliser l'encadrement du mur ; puis, s'éloigner de celui-ci, faire suivre au cheval des lignes droites à l'intérieur du manège ; puis obliques successives à droite et à gauche ; serpentines, cercles et voltes aux deux mains. Même travail, le dresseur placé à droite du cheval.

But principal de ce travail : que le cheval s'appuie franchement sur la main (plutôt trop que pas assez).

But secondaire : obéissance à la rêne directe, agissant par flexion latérale du poignet.

L'appel de langue doit être utilisé d'abord concurremment avec l'action de la chambrière, puis précéder celle-ci, qui n'intervient que si l'appel de langue ne détermine pas le mouvement en avant, puis se substituer entièrement à la chambrière, qui devient une réserve.

LEÇONS DE LA CHAMBRIÈRE ET DE LA CRAVACHE

I^o Leçon

LA CHAMBRIÈRE

(Le dresseur face en avant)

Le dresseur tient dans la main gauche une chambrière (1), placée comme sur la fig. I *b* et II *b*.

En même temps que l'aide, sur l'ordre du dresseur, porte le cheval en avant par les indications usuelles du travail à la longe, le dresseur

(1) Bien entendu, toutes précautions sont prises pour éviter que le cheval ne soit effrayé par cette chambrière, que le dresseur tient derrière son dos, lanière à terre, pour approcher du cheval.

appelle de la langue, et touche très légèrement de la chambrière tenue horizontalement, le bras allongé, en tournant vers la gauche le pouce de la main gauche.

Aussitôt le mouvement en avant déterminé, le dresseur accompagne le cheval en appuyant ferme la main sur la base de l'encolure, pour éviter à la bouche toute action intempestive des rênes (1).

II^e Leçon

SUBSTITUTION DE LA CRAVACHE A LA CHAMBRIÈRE

(Le dresseur face en avant)

CRAVACHE AU FLANC

Figures IX, *a*, *b*, X, *a*, *b*. Manière de tenir la cravache, le dos de la main appuyé sur celui du dresseur, au-dessous de la ceinture, les flexions du poignet faisant porter la cravache (toucher, poser, frapper, attaquer) sur le flanc.

Figure IX *c*). Région du flanc qui doit être touchée (place de la jambe), éviter de toucher trop en arrière, et de chatouiller.

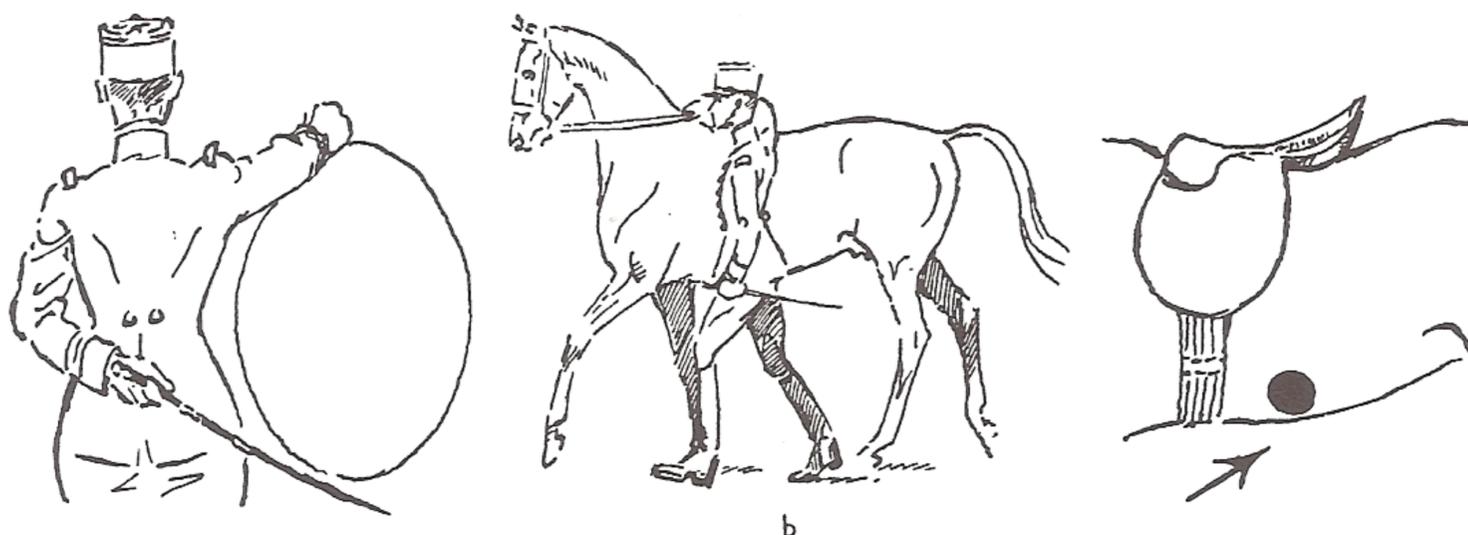


Fig. IX

(1) Si le cheval *bondit* en avant, se garder de l'en empêcher, et s'efforcer de le suivre en le calmant de la voix, et sans augmenter la tension des rênes. Les laisser au contraire glisser en ouvrant un peu les doigts, empoigner fermement le pommeau et s'y « cramponner » pour se maintenir à hauteur des épaules et éviter les coups de pied.

C'est seulement dans le cas où le désordre dégénérerait en défense que l'aide, toujours *et seulement* sur l'ordre du dresseur ferait intervenir la longe et le caveçon et il faut n'y recourir qu'en cas de « perdition ».

L'impulsion est trop précieuse pour qu'on risque de la compromettre.

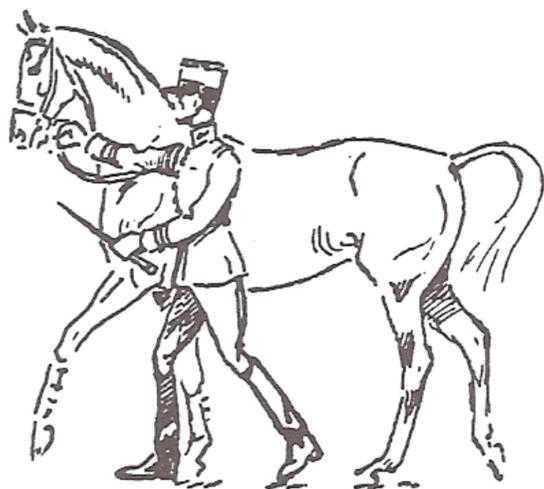


Fig. X a
Cravache à l'épaule
main comme à la fig. 1 a

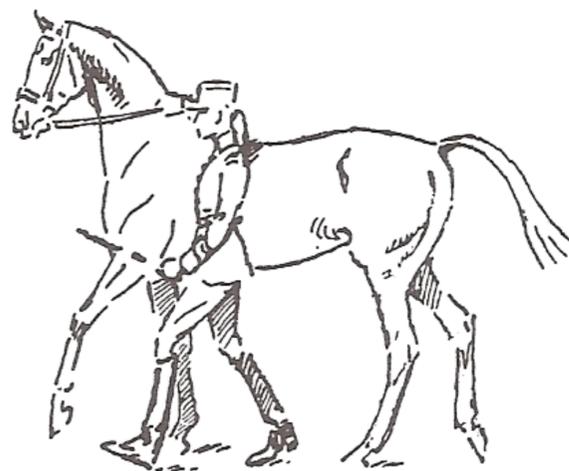


Fig. X b
Cravache à la pointe
de l'épaule, main
comme à la fig. 1 b

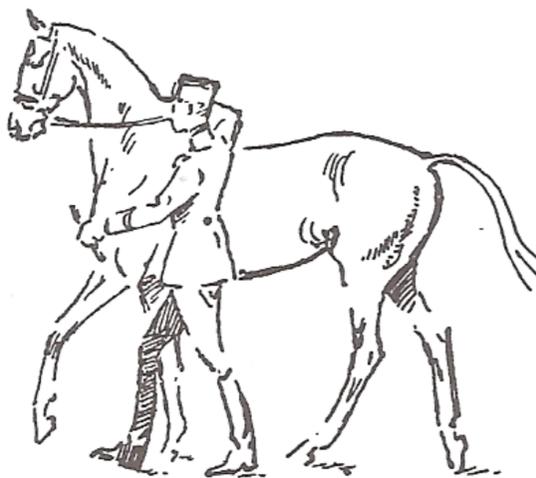


Fig. X c
Cravache au poitrail

III^e Leçon

CRAVACHE A L'ÉPAULE AU POITRAIL

Période particulièrement importante ayant pour but de substituer l'application de la cravache au poitrail à celle de la cravache au flanc. Le toucher au poitrail est le seul qui ne produise pas d'effet de poussée latérale, provoquant la déviation du cheval en dehors de la ligne droite, du côté opposé à la cravache. C'est le seul moyen d'activer symétriquement l'impulsion des deux postérieurs, sans prédominance d'action de l'un d'eux. C'est aussi le seul moyen de développer ultérieurement le piaffer et de relever le jeu des antérieurs dans cet air.

Baucher commence tout de suite son travail à la main par cet effet de cravache *au poitrail*, mais, quand on n'est pas Baucher, on éprouve presque toujours des déboires en procédant ainsi. Le moindre est celui-ci : on arrive assez facilement à déterminer le cheval à se porter en avant *jusqu'à la hauteur du dresseur*, mais pas plus loin, et le cheval ne cherche nullement à *le dépasser*, ce qui est de toute nécessité. On n'obtient donc qu'une impulsion faible, réduite, et trop étroitement limitée.

Pour arrêter, *en même temps* que l'aide donne les indications usuelles au travail à la longe, le dresseur emploie le « Ho... ho » habituel, et serre les doigts sur les rênes, la main toujours bien fixe.

Au cours des répétitions de la leçon décrite ci-dessus, le dresseur prend peu à peu de *l'avance* sur l'aide dans ses indications, celles de l'aide restant toujours soumises à l'ordre préalable du dresseur pour les confirmer, et *seulement s'il en est besoin*.

Quand le cheval se porte en avant sans hésitation à la *seule* indication du dresseur, par appel de langue et chambrière d'abord combinés, puis employés isolément, repos, caresses et renvoi à l'écurie — et répétition les jours suivants jusqu'à confirmation complète.

Même travail, le dresseur se tenant à *l'extérieur* du cercle, à droite du cheval, sa main gauche tenant les rênes au garrot.

Même travail à main droite, le dresseur se tenant d'abord à droite du cheval, puis à gauche.

N.B. — Ces deux derniers alinéas s'appliquent au cas où le cheval ayant reçu les leçons du travail à la longe avant celui à la main, ce dernier est « greffé » sur le premier.

La leçon de la cravache au poitrail est la plus importante de toutes, mais les autres sont néanmoins indispensables pour que l'emploi ultérieur de la cravache aux différents endroits du corps où elle doit être employée détermine toujours, en plus de son effet particulier suivant cette localisation, *l'impulsion en avant*.

La cravache ne doit pas chatouiller, mais toucher en se « posant » franchement, ou en tapotant, ou en frappant. Le dresseur se tient un peu plus en arrière pour toucher l'épaule (vers sa pointe), et un peu

plus en avant pour toucher au poitrail, la cravache horizontale et perpendiculaire à l'axe du cheval.

Nota : La cravache doit avoir de 1,10 m à 1,20 m, être peu souple et légèrement courbée vers sa pointe.

Un morceau de manche de chambrière de la longueur ci-dessus indiquée convient parfaitement.

Pour toucher de la cravache, mettre au contact son côté convexe, et non sa pointe qui pique ou chatouille.

Si le contact appuyé de la cravache ne suffit pas à éveiller la sensibilité, ce qui est rare, procéder par battements rapprochés.

En tout cas, éviter absolument de frapper violemment, car la sensibilité s'émousse très rapidement, et ne revient pas.

En cas de sensibilité faible, faire intervenir l'aide avec sa chambrière.

IV^e Leçon

CRAVACHE A L'ÉPAULE OU AU FLANC

Ci-dessous, attitude et position du dresseur qui conviennent pour redresser et maintenir droits les chevaux qui tentent d'échapper à l'action

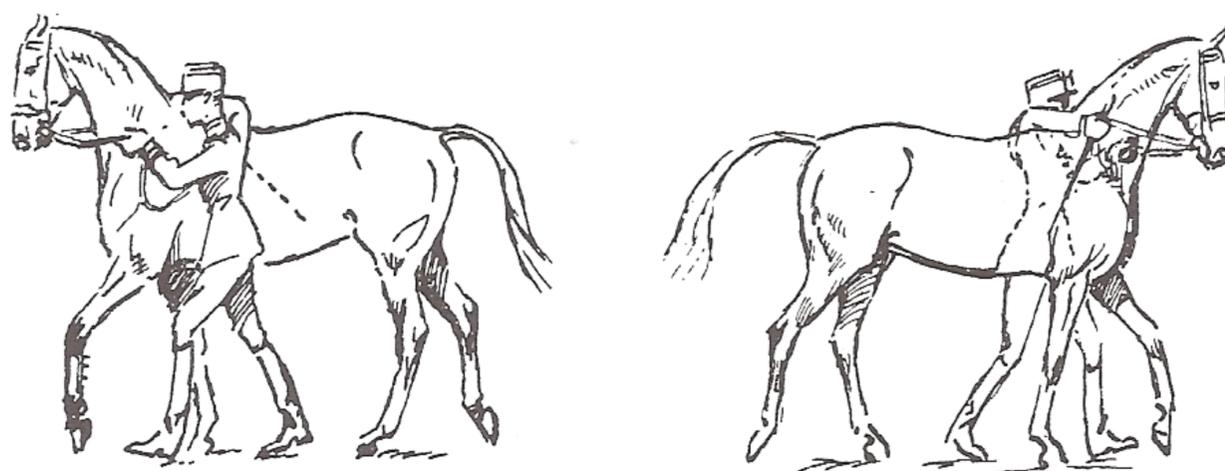


Fig. XI a

b

impulsive de la cravache en dérobant des hanches du côté opposé à celui où la cravache est appliquée.

(Convient également, dans la suite du travail à la main, pour assurer l'exécution correcte de la volte des hanches en dedans, puis de la pirouette sur les hanches, travail de base du rassembler.)

V^e Leçon

CRAVACHE AU FLANC, A L'ÉPAULE, OU AU POITRAIL

Le dresseur marche à reculons face en arrière (fig. VII, page 236)

Evolution progressive du dresseur pour passer de sa personne de la marche face en avant à la marche face en arrière. La main gauche glisse peu à peu le long de la rêne gauche vers l'embouchure, jusqu'à ce qu'elle puisse saisir les deux rênes près des anneaux du filet, et les ajuster derrière la barbe, comme à la figure VI. La main droite glisse le long de la rêne droite pour conserver le contact de la bouche jusqu'à ce qu'il soit assuré sur les deux rênes dans la main gauche. La main droite abandonne alors complètement la rêne. Elle est entièrement disponible pour assurer le jeu de la cravache partout où il peut être nécessaire.

Mêmes leçons, le dresseur marchant à reculons

Enfin, toutes les leçons qui précèdent étant parfaitement acquises, le dresseur les reprend une à une, en marchant à reculons, comme il est indiqué aux figures IV, V, VI, VII.

Il tient la rêne gauche dans la main gauche, la rêne droite passée par-dessus l'encolure dans la main droite, et les ajuste de manière à conserver à l'encolure sa rectitude absolue ainsi que sa position normale, en prenant et conservant le contact léger de la bouche du cheval.

Cette position face en arrière étant indispensable pour le travail de deux pistes et la recherche du rassembler, il est nécessaire au dresseur de se familiariser avec elle par de fréquentes répétitions, et de s'entraîner à marcher et à *trotter* en la conservant.

RÔLE DE L'AIDE DANS LA CONQUÊTE DE L'IMPULSION

Au début, l'aide doit assurer par ses *seuls* moyens la conduite du cheval en conformité absolue avec les ordres qu'il reçoit du dresseur.

A mesure que le cheval se familiarise avec la présence de ce dernier, devient attentif à ses indications, apprend à connaître leur sens et à s'y conformer, le rôle de l'aide se restreint peu à peu à des interventions de plus en plus rares, destinées à confirmer les indications du dresseur en cas d'obéissance insuffisante du cheval. L'aide n'est plus qu'une *réserve* à la disposition du dresseur. Son rôle cesse complètement dès que le dresseur a définitivement conquis l'obéissance du cheval.

ASSOUPPLISSEMENT CORRESPONDANT A L'IMPULSION
ELEMENTAIRE*(Travail au pas)*

I. — CHANGEMENTS DE DIRECTION.

Le dresseur est à *la gauche* du cheval, face en avant, marchant sur la piste à *main droite*. Il utilise successivement tous les moyens d'impulsion acquis précédemment.

Après le deuxième coin d'un petit côté, s'écarter du mur par oblique à droite (flexion du poignet à droite). Redresser, revenir au mur par oblique à gauche (par rêne gauche) et arriver ainsi à faire décrire au cheval une serpentine à courbes d'abord peu accentuées, puis progressivement augmentées.

Alterner la marche en ligne droite et la serpentine, jusqu'à ce que les changements de direction s'obtiennent facilement par simple serrement des doigts sur la rêne directe correspondante.

Entretenir soigneusement l'impulsion par la chambrière ou cravache au poitrail. Ne pas employer cravache au flanc.

Quand le cheval exécute les changements de direction très facilement, et surtout sans lâcher la main ni ralentir, l'acheminer peu à peu sur un grand cercle à droite, le dresseur en *dehors* du cercle, dont le diamètre sera diminué très progressivement jusqu'à 6 mètres environ.

L'exécution de cet exercice doit être tout particulièrement soignée, parce qu'il est la base du travail des « voltes la croupe en dedans » qui conduisent à l'abaissement des hanches et au rassembler.

Le travail en cercle, le dresseur étant placé entre le cheval et le centre, doit également être pratiqué, mais avec circonspection, car, dès que le rayon du cercle diminue, le cheval a naturellement tendance à jeter la croupe en dehors, ce qui le met sur les épaules et lui permet d'échapper au dresseur, mal placé pour réagir contre cette « fuite des hanches », qui devient rapidement une défense contre les demandes ultérieures de rassembler.

Même travail, le dresseur faisant face en arrière.

Changements de vitesse.

Allonger - Ralentir - Arrêter - Repartir.

Soigner : la *décision* dans les départs et allongements ;

le maintien de l'appui sur la main dans les ralentissements et les arrêts ;

l'immobilité à l'arrêt, et le maintien sur la main pendant quelques instants, jusqu'au repos sur rênes détendues.

Ces exercices doivent être répétés jusqu'à parfaite exécution avec tous les moyens d'impulsion, dans toutes les positions du dresseur, et sur toutes les lignes, à l'une et l'autre main.

II. — MOBILISATION DES HANCHES.

Observations préalables.

La mobilisation des hanches conduit au travail des deux pistes, dont l'emploi judicieux concourt à la préparation du rassembler.

Mais pour conduire au rassembler, le travail de deux pistes réclame toute l'*activité* des hanches dans leur *position oblique* tandis que le cheval cherche toujours plus ou moins à se soustraire à la contrainte que lui impose cette attitude, soit en modifiant l'obliquité de son arrière-main, soit en réduisant l'énergie de ses postérieurs.

Le dresseur doit donc constamment exiger :

1° Que la croupe conserve exactement la position réclamée par les aides, sans s'y soustraire ni par défaut, ni par excès d'obliquité ;

2° Que l'énergie des postérieurs et l'ampleur de leurs pas ne soient en rien diminuées.

Ces deux modes de résistances, qu'on les rencontre séparément ou simultanément, n'ont qu'un seul correctif : porter énergiquement le cheval en avant, droit devant lui, d'une seule piste.

Dans la pratique, avec presque tous les chevaux, le travail de deux pistes *utile* réclame un *supplément d'impulsion*, dont le degré varie avec la générosité naturelle de chacun d'eux.

C'est l'opposition judicieuse de la main à l'action *impulsive* de la cravache au flanc qui doit faire dévier latéralement les hanches.

L'action de la cravache seule, sans opposition de main, doit provoquer le mouvement *en avant*, qu'elle se produise au poitrail, à l'épaule ou au flanc.

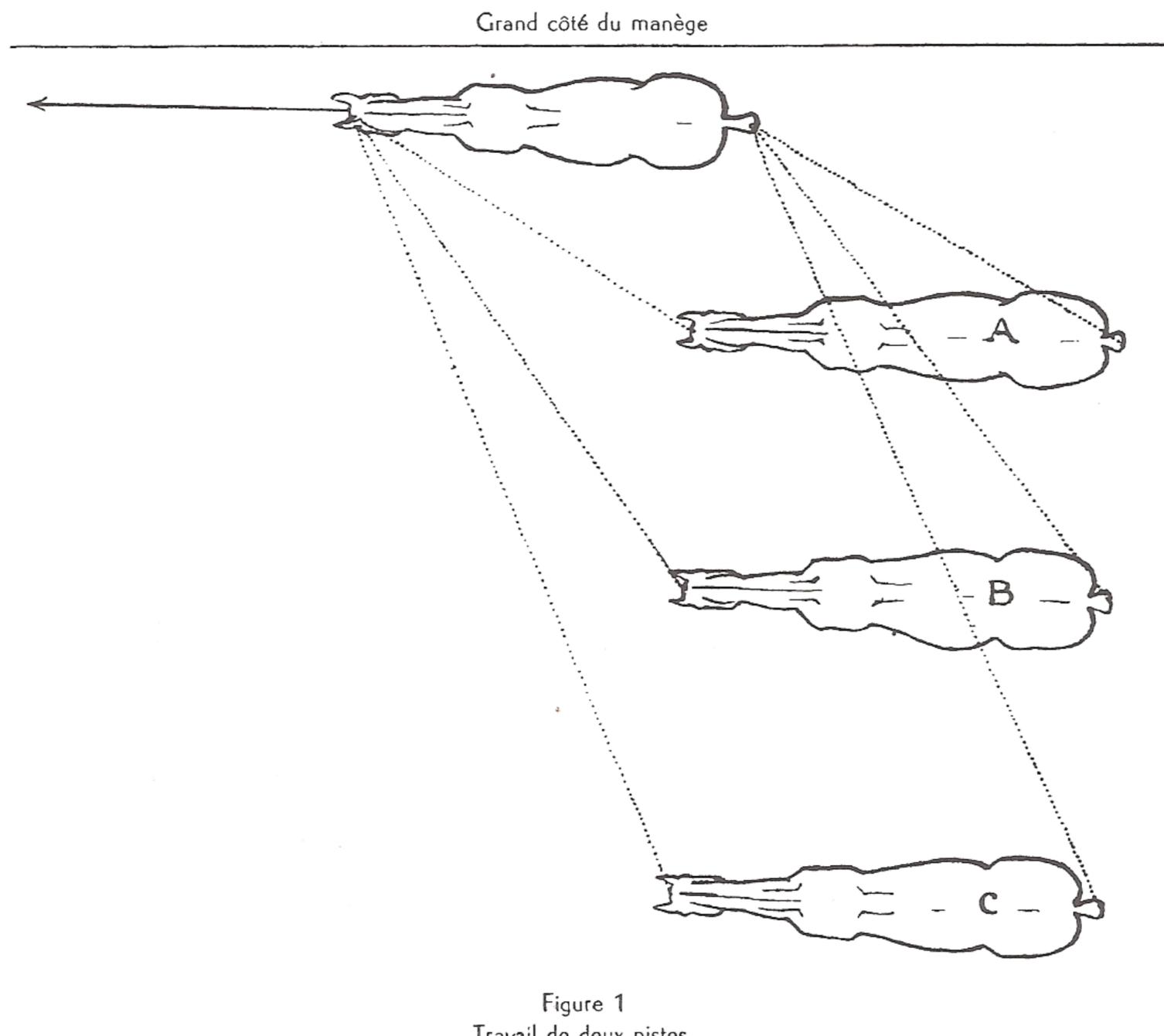
Les leçons données jusqu'à présent au cheval ont eu pour but d'établir cette convention avec lui. Elle doit être rétablie séance tenante, *avec fermeté*, dès que le cheval manifeste la moindre tendance à s'y soustraire.

L'opposition des épaules aux hanches, effectuée par la main pour faire dévier celles-ci, n'est efficace que si l'encolure est suffisamment rigide, et la flexibilité latérale de cette dernière diminue avec son élévation. C'est pourquoi l'opposition de la rêne du même côté que la cravache pour faire dévier les hanches doit s'effectuer de *bas en haut* plus que d'avant en arrière, tandis que l'autre rêne maintient de son côté l'encolure pour limiter son inflexion en cédant seulement de la quantité strictement nécessaire pour laisser se produire l'opposition des épaules aux hanches.

L'opposition de la main prend toujours plus ou moins sur l'impulsion. Il faut donc la limiter dès le début à l'indispensable pour obtenir la déviation des hanches, et la réduire, à mesure que le cheval se familiarise avec les pas de côté, à une simple indication.

Exécution (main gauche).

Le dresseur placé à la gauche du cheval face en arrière, lui fait exécuter par cravache au flanc une série de départs *énergiques* et d'*allon-*



gements d'abord sur la piste, puis à l'intérieur du manège dans toutes les directions, sur des lignes rigoureusement droites.

Puis il place le cheval la croupe près d'un petit côté, parallèlement au grand, à 4 ou 5 mètres de ce dernier, face à l'autre petit côté, et le porte en avant. Quand le mouvement en avant est bien établi sans nécessiter la persistance de l'action de la cravache, le dresseur oppose la rêne gauche en même temps qu'il reprend l'action de la cravache, de façon à ramener le cheval sur la piste par quelques pas de côté. Aussitôt arrivé à la piste, *allongement*, caresses et repos.

Quand le cheval a bien pris l'habitude de se porter énergiquement en avant aussitôt redressé, reprendre le même travail en partant de plus en plus loin du grand côté, et s'efforcer de redresser et d'obtenir la marche directe *avant* la rentrée à la piste.

Puis alterner dans toute la longueur du manège marche de deux pistes et marche en avant droit, jusqu'à ce que le cheval soit défini-

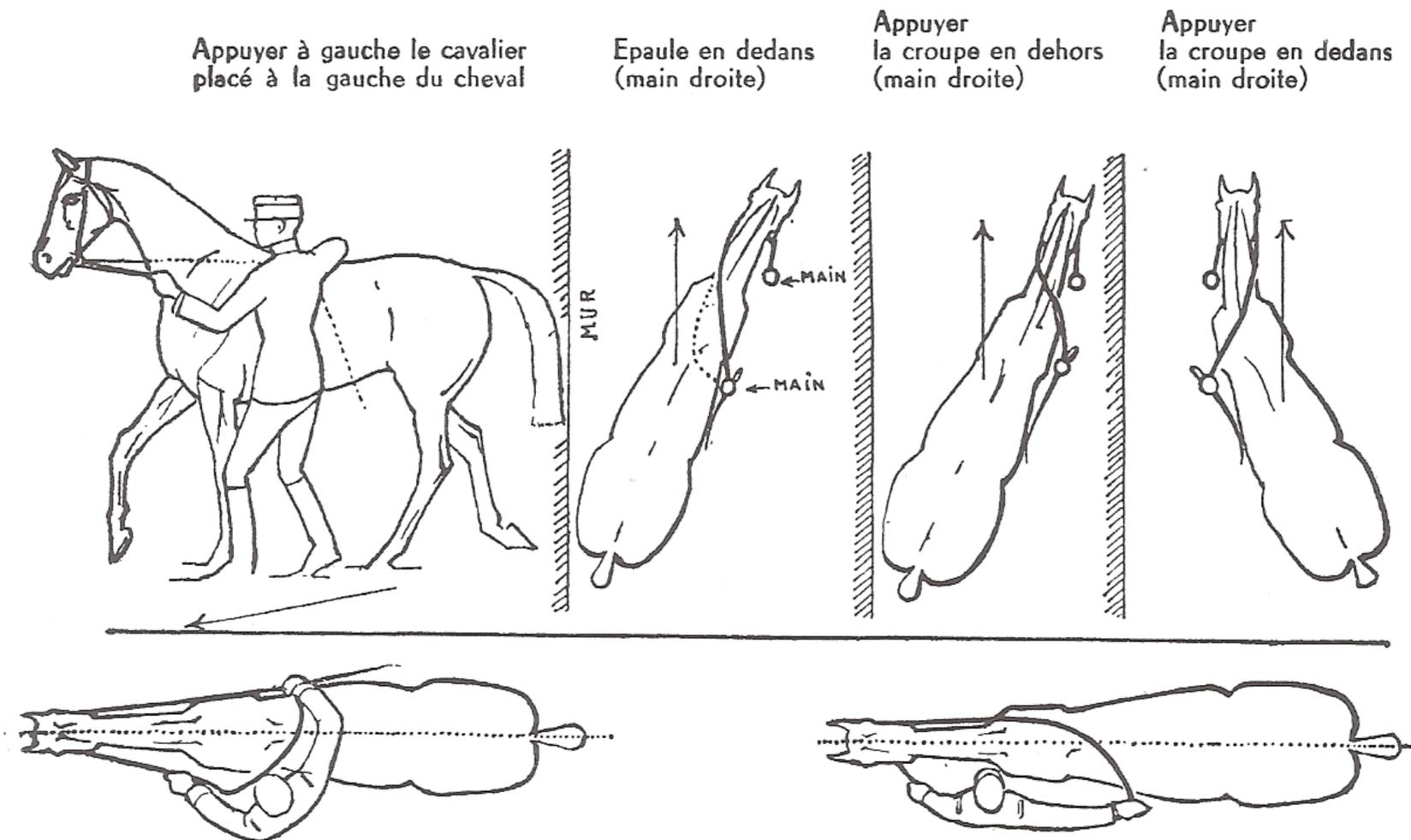
tivement confirmé dans la reprise du mouvement en avant *dès* que l'opposition de la main cesse de réclamer la déviation des hanches.

Dans tout ce travail, l'obliquité du cheval par rapport à sa direction primitive doit toujours être peu accentuée (25° à 30°), de manière que le déplacement des membres *en avant* dépasse très sensiblement leur déplacement *latéral*.

Cette obliquité ne doit en tout cas jamais dépasser celle qui est demandée par les aides, et être sévèrement réprimée, si ce dépassement se produisait, par une énergique *poussée* en avant.

Le travail de deux pistes ne doit pas être développé davantage tant que l'impulsion secondaire n'est pas entièrement acquise. Lorsqu'elle est confirmée, le cheval doit être exercé à l'épaule en dedans, à la croupe en dehors, et à la croupe en dedans.

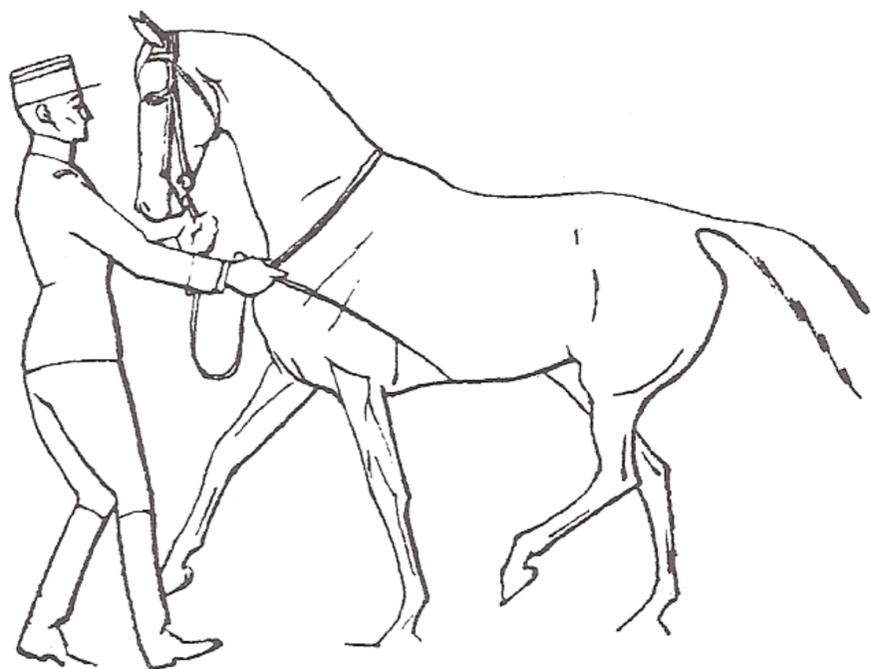
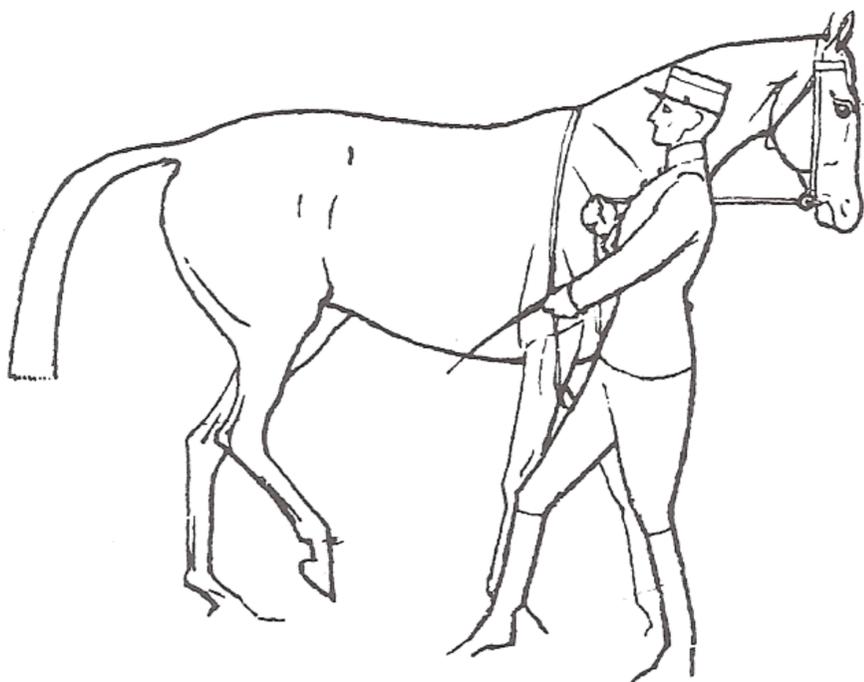
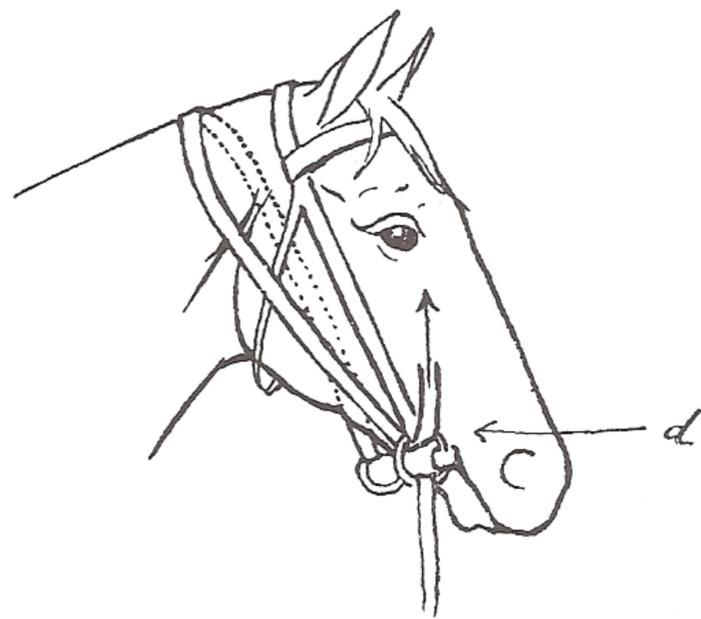
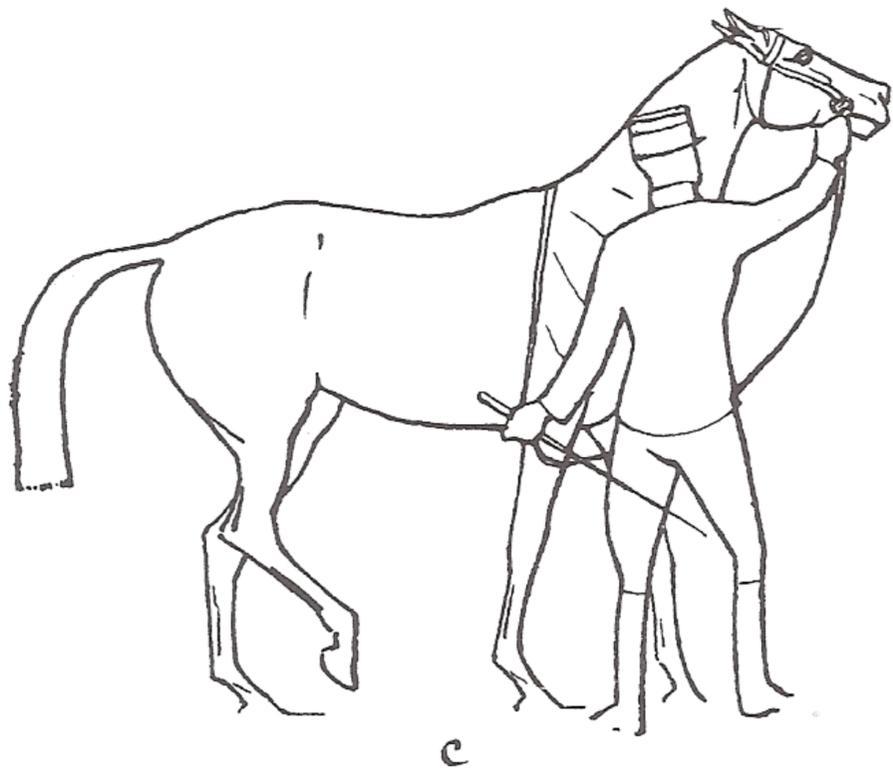
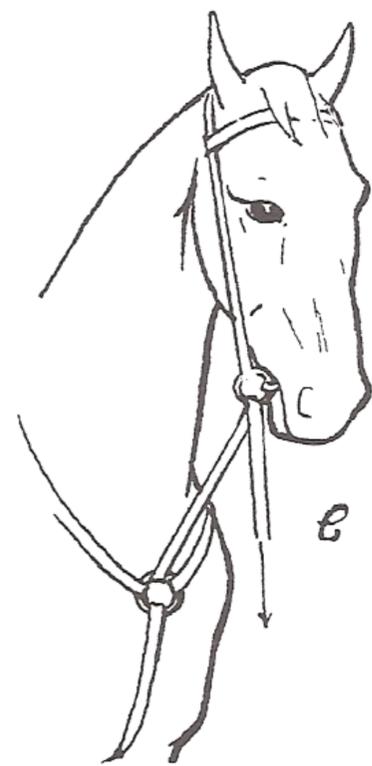
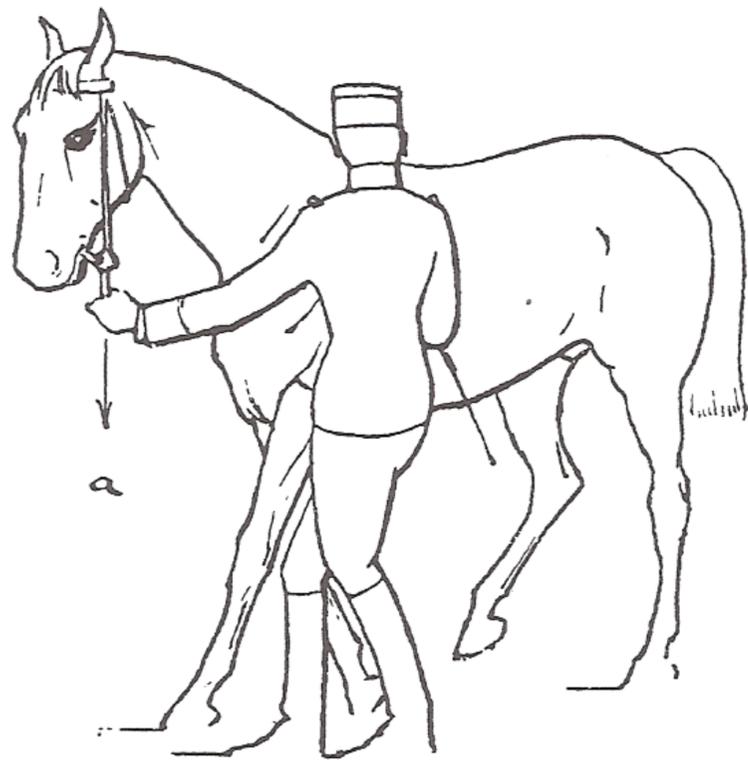
Figure 2



Quand le cheval est lourd de l'arrière-main et déplace difficilement ses hanches latéralement par *construction*, il faut alléger l'arrière-main en abaissant l'encolure (Pl. III, a).

Le dispositif *b* pl. III facilite cet abaissement.

Quand le cheval *résiste* par *défense* à la demande de déplacement des hanches, il faut *forcer* ce déplacement par l'opposition de la rêne du même côté agissant de *bas en haut* pour *raidir* l'encolure (Pl. III, c).



e

PLANCHE III

f

Le dispositif *d* pl. III facilite ce relèvement.

Appuyer régulier vers la gauche, bonne attitude du cheval et du dresseur (Pl. III, *e*).

La marche de deux pistes facilite la prise du trot aux chevaux qui y éprouvent de la difficulté (Pl. III, *f*).

III. — FLEXIONS DE LA MACHOIRE.

Observations préalables.

Ces premières flexions visent uniquement à obtenir la mobilisation de la langue, sans modification de la position de la tête ni de l'encolure.

La caractéristique de la cession du cheval à la flexion demandée par le dresseur est le mouvement de la langue analogue à celui de la déglutition, et non de la mastication, la mâchoire s'ouvrant *juste assez* pour permettre ce mouvement.

Dès que les lèvres s'entr'ouvrent, et que la langue commence à s'élever, il faut donc rendre suffisamment et assez tôt pour qu'elle puisse « ramasser les mors », les élever avec elle, et les laisser ensuite retomber à leur place en même temps qu'elle se remet elle-même à la sienne.

La flexion doit être redemandée souvent, jusqu'à ce qu'elle s'obtienne aisément, mais *sans précipitation* de la part du cheval. Il faut éviter de prolonger le mouvement de la langue qui risquerait de devenir « serpentine », et éviter non moins soigneusement de favoriser *l'ouverture de la bouche* au delà du strict nécessaire, pour éviter *les bâillements*.

Aucune flexion ne peut être entreprise aussi longtemps qu'on ne dispose pas de moyens *sûrs* pour :

1° empêcher toute tendance au mouvement *rétrograde* ;

2° empêcher tout déplacement *latéral des hanches*.

On doit être certain de trouver ces moyens dans l'emploi de :

}	cravache aux épaules
	au poitrail
	au flanc
	chambrière aux fesses
	cravache au flanc
	muraille

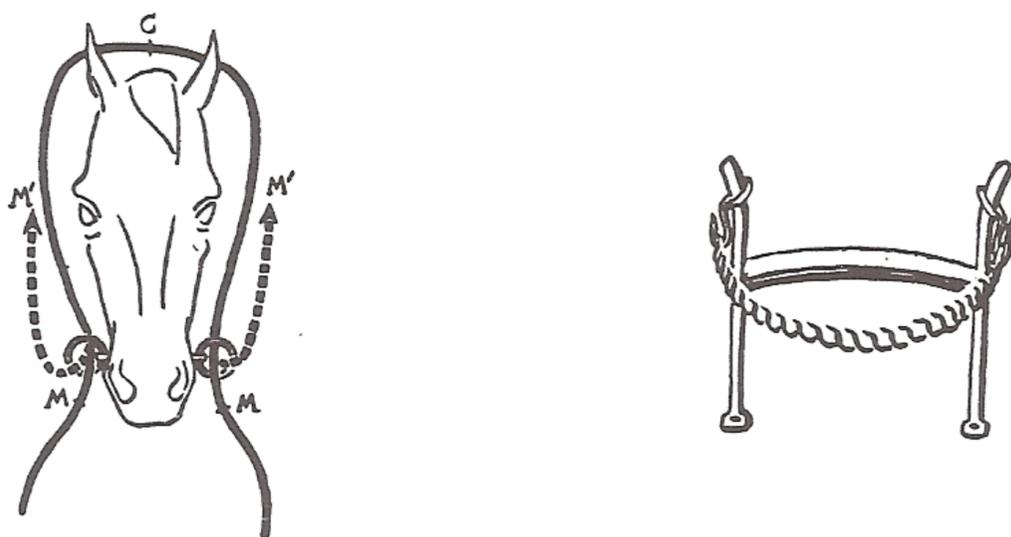
Préparation.

Se placer devant le cheval sur la piste, assez près pour que son nez touche presque la poitrine du dresseur. Prendre dans chaque main une rêne de filet à pleine main, à quelques centimètres des anneaux, la main droite tenant en outre la cravache le pommeau sortant du côté du pouce, la pointe se trouvant en face du milieu du poitrail.

Faire avancer le cheval par appel de langue et cravache *en même temps* qu'on recule soi-même. Puis, se placer un peu plus loin du cheval, et l'obliger à s'avancer *avant* de reculer soi-même. Puis, attendre que le cheval *vous pousse* franchement avec son nez avant de reculer soi-même.

Finalement, le cheval doit prendre *l'idée* fixe de s'avancer sur le dresseur, et *de pousser* sur lui, sans jamais chercher à s'éloigner *en reculant*.

Exécution. — Amener sur la nuque la couture C de la rêne et engager les deux rênes, sans les déboucler, à travers les anneaux du filet. Prendre une rêne dans chaque main en M, le pouce en haut, la main droite tenant en outre la cravache comme il est prescrit plus haut, *et écarter* les deux mains en les élevant peu à peu vers M'. La direction donnée aux rênes doit être sensiblement celle qui joint les anneaux aux oreilles du cheval (1).



On produit ainsi sur la commissure des lèvres un effet purement local, provoquant rapidement l'ouverture de la bouche et l'élévation de la langue, qui tend à remonter vers la gorge.

Si le cheval marque la moindre tendance à reculer ou à s'acculer *cesser* la flexion et le porter en avant, et recommencer jusqu'à ce qu'il reste parfaitement d'aplomb à l'arrêt.

Préparation du ramener.

Dès que le cheval a acquis, dans le travail au trot, un appui sur le

(1) La place de la couture est sensiblement sur la têtère, mais il y a un *ajustage* à faire pour chaque cheval, un point qui convient mieux, soit entre la têtère et les oreilles (chevaux qui tendent à s'encapuchonner), soit en arrière de la têtère plus ou moins bas sur la nuque (chevaux qui portent au vent). Il faut donc tâtonner pour trouver le point qui convient.

Il en est de même pour la direction à donner aux rênes, qui doivent absolument éviter d'agir sur *le corps* à travers l'encolure, et de modifier l'angle de la tête avec l'encolure.

La fixité des rênes légèrement tendues dans la position convenable suffit généralement, par sa pression sur la commissure, à provoquer la mobilisation de la bouche. Dans le cas contraire, quelques vibrations sur une ou les deux rênes conduisent rapidement au résultat cherché.

filet ferme et élastique, il faut l'emboucher avec la bride complète (1), la gourmette lâche sans être ballante.

Au cours du travail, le dresseur (face en avant) prend d'abord dans la main fixée au garrot les quatre rênes également tendues, jusqu'à ce que le cheval accepte aussi franchement le double contact des deux mors que celui du filet seul (2).

Avant de procéder à la recherche du ramener, il faut compléter et régulariser la souplesse de l'appui ainsi obtenu sur les deux mors par *quelques* flexions de mâchoire sur le mors de bride, de manière à obtenir, sur ce dernier mors seul, la même mobilité de langue que sur le filet.

FLEXION DIRECTE SUR LA BRIDE.

C'est en partant de la flexion sur le filet, qui doit être déjà familière au cheval, et en y associant peu à peu l'action de la bride, qu'il est le plus commode de procéder.

Toutes les précautions exposées plus haut pour la flexion sur le filet doivent être observées, en particulier contre toute tendance du cheval au reculer ou à l'acculement.

Le cheval étant en place et d'aplomb, les rênes *de filet* sont passées dans les anneaux de ce mors, la couture amenée sur la nuque. Le dresseur, placé à hauteur des oreilles du cheval et face au côté gauche de la tête, prend dans la main gauche, *devant* le front du cheval, les extrémités réunies des rênes passées à travers les anneaux. De la main droite, il prend, derrière la barbe, les rênes de bride, et les tend de manière à prendre le contact *léger* de la bouche et fixe cette main de manière à conserver le contact *sans l'augmenter*.

Le dresseur élève alors progressivement la main gauche jusqu'à décontraction de la langue, rend de cette main *aussitôt* que la mobilité

(1) Si le cheval est déjà familiarisé avec la bride, il n'y a pas lieu de le remettre en filet pour procéder au dressage à la main, il suffit de faire aux rênes de bride un nœud qui les tende suffisamment pour que le mors ne ballote pas dans la bouche du cheval, et de n'utiliser que les rênes de filet. La meilleure façon de familiariser le cheval avec la bride est de lui mettre à l'écurie, pendant quelque temps chaque jour, une têtière de bride sans rênes, munie d'un filet et d'un mors à branches *très courtes*, et de lui donner en même temps dans sa mangeoire quelques poignées d'avoine et de son. Les tentatives de mastication et de déglutition que le cheval ne manquera pas de faire constituent d'excellentes « flexions », et leur réussite, qui aura lieu rapidement, donne à la mâchoire et à la langue le genre de mobilité qui répond exactement à la décontraction telle qu'elle doit être recherchée et obtenue pour la mise en main.

Bien entendu, les branches du mors doivent être assez courtes pour ne pas buter sur le fond de l'auge quand le cheval y prend l'avoine.

Au début, ne pas mettre de gourmette. Puis, en mettre une suffisamment lâche pour ne gêner en rien la mastication.

Eviter le foin, qui forme des bouchons rendant la déglutition difficile.

(2) Quand ce résultat est acquis, il est souvent commode de décrocher la gourmette d'un côté, de la passer *dans* la bouche, au-dessus de la langue et du mors, et de la raccrocher de l'autre côté, sa longueur étant réglée de manière qu'elle repose en partie sur la langue quelques millimètres au-dessous du canon du mors, dans son milieu (fig. ci-dessus). Cette disposition provoque la salivation du cheval, et évite la « bouche morte », mais il faut également se méfier de provoquer la mobilité excessive de la langue, et renoncer à ce procédé si la langue menaçait de devenir « serpentine ».

se manifeste, et seulement *ensuite* de la main droite qui tient les rênes de bride.

Peu à peu, sur la tension des rênes de bride, la mobilité de la langue s'obtient avec une intervention de moins en moins marquée des rênes de filet, jusqu'à ce que cette intervention devienne finalement inutile.

Le mouvement d'élévation de la langue soulève ensemble les deux mors qui, en retombant quand la langue redescend, font entendre le cliquetis caractéristique de la décontraction en bride complète.

La main droite doit alors rendre immédiatement.

FLEXIONS LATÉRALES DE LA NUQUE.

La nuque manque souvent de l'élasticité nécessaire au ramener complet, et ne peut y parvenir sans avoir été soumise à des assouplissements locaux, qu'on appelle « flexions latérales ».

Seuls peuvent s'en passer les chevaux parfaitement cravatés c'est-à-dire qui ont :

- l'atlas et l'axis longs, et articulés doucement ;
- les ailes latérales de ces deux vertèbres *peu* prolongées en avant ;
- la ganache bien évidée ;
- l'os de la joue *peu* prolongé dans sa partie postéro-supérieure ;
- les glandes parotides *peu* développées, et bien libres dans leur logement.

Beaucoup de chevaux, notamment parmi les anglo-arabes et les normands, sont défectueux dans leur cravate, quelquefois au point d'être totalement inaptes au ramener complet qu'exige la haute-école.

La flexion latérale se fait en partant de la flexion directe, obtenue comme il est indiqué ci-dessus.

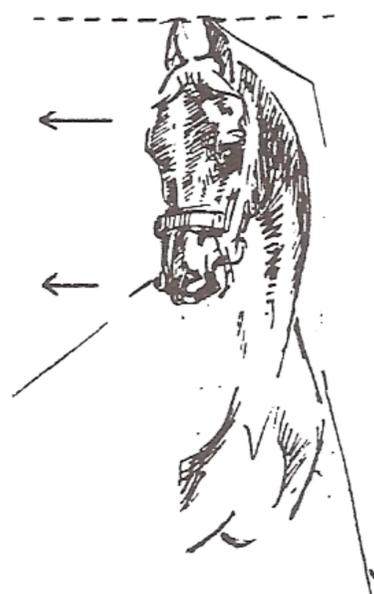
Le cheval ayant cédé au contact du mors sur la pression égale des deux rênes de bride, le dresseur, au lieu de rendre de ces deux rênes en même temps, rend franchement de l'une et serre les doigts sur l'autre en fléchissant latéralement le poignet. Le cheval prolonge alors quelques instants sa cession, et tourne légèrement la tête du côté de la rêne maintenue au contact.

Il faut se contenter au début d'une flexion *très faible*, mais en revanche exiger absolument que la nuque se plie *sans se tordre*, c'est-à-dire sans que le haut de la tête s'incline du côté opposé à celui vers lequel se tourne le nez.

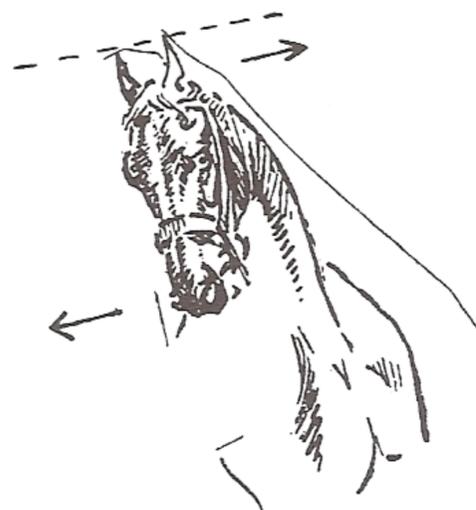
Si la flexion est bonne, les pointes des deux oreilles restent exactement à la même hauteur. Dans le cas contraire, l'oreille du côté opposé à la flexion s'abaisse, et l'autre s'élève. Le dresseur dispose donc d'un moyen de vérification facile.

Pour remédier à toute tentative de torsion de la nuque, et, mieux encore, pour la prévenir, le dresseur doit recourir à la rêne de filet du côté opposé à celui de la rêne de bride qui demande la flexion, en faisant agir cette rêne de filet de *bas en haut* en opposition directe avec

l'abaissement et l'écartement *en dehors* du haut de la tête produit par la torsion de la nuque.



Flexion latérale
correcte



Flexion latérale défectueuse
par torsion de la nuque

L'effet des flexions latérales ne se produit que très lentement. Il faut les pratiquer par courtes reprises souvent répétées en se contentant, pendant de longues périodes de temps, de progrès réduits à quelques millimètres. Toute tentative de forcer la flexion provoquerait la contraction de la bouche, et la torsion de la nuque. Il faut cependant arriver à ce que le cheval regarde franchement à droite et à gauche de la direction de son corps, la mâchoire restant liante, et la langue mobile (1).

Élévation de l'encolure.

Le ramener doit toujours être demandé l'encolure étant aussi élevée que le cheval peut le supporter sans accuser la moindre tendance au recul ou à l'acculement.

Il faut donc exercer préalablement le cheval à rester d'aplomb l'encolure haute, autant que sa conformation le permet. Au moindre signe de tendance au recul des membres, ou au recul du corps les pieds restant en place, appliquer la cravache au poitrail sans brusquerie, avancer quelques pas ; arrêter, recommencer. Si le rein se creuse exagérément, le *toucher doucement* avec la pointe de la cravache.

Le cheval doit non seulement prendre cette position élevée de l'encolure, mais la *garder*, sans peser sur les rênes, tant que le dresseur

(1) Au début, un aide placé du côté où l'on veut faire tourner la tête appelle le cheval en agitant la vannette à avoine.

La porte du manège possède également un pouvoir d'attraction pour le regard du cheval. Il n'y a aucune raison de ne pas l'utiliser.

n'abaisse pas la main, agissant comme il a été expliqué plus haut pour la flexion sur le filet.

Pratique du ramener.

Ce résultat étant acquis, prendre les rênes de bride près du mors, croisées dans la main gauche, les ongles face au bord inférieur de l'encolure, le dos de la main face à l'auge et prendre le contact avec la bouche.

1° Porter le cheval doucement en avant par indication de cravache au poitrail, en rendant *juste assez* pour permettre au mouvement en avant de se produire. Arrêter après quelques pas en augmentant l'opposition de la main. Recommencer *n* fois, jusqu'à ce que le cheval parte carrément « en remontant sur la main », c'est-à-dire en avançant *le haut* de la tête plus que le *bas*, le front tendant à se rapprocher du plan vertical passant par le bout du nez retardé et limité dans son avance par l'opposition de la main.

2° Se contenter d'abord du moindre signe d'avance du front sur le nez, et s'efforcer de réduire le nombre de pas exécutés à chaque départ, jusqu'à un seul, bien net, d'un antérieur, l'autre restant immobile.

Vérifier ensuite que chacun des deux antérieurs exécute ce mouvement avec la même facilité. Exercer celui qui avancerait moins franchement ou moins bien que l'autre, jusqu'à égalité parfaite des deux pas.

3° Réduire peu à peu l'étendue de chacun de ces pas en serrant les doigts dès le commencement du départ. Puis alterner grands et petits pas en réglant leur étendue par l'action de la main, ce qui permettra plus tard, dans l'étude du piaffer, de remettre chaque fois qu'il sera nécessaire le cheval parfaitement droit et d'aplomb, en reportant exactement à côté de son voisin le pied qui serait resté en arrière.

4° Quand le cheval sait avancer avec franchise et aisance de quelques centimètres seulement avec *chacun* de ses deux antérieurs à l'indication de la cravache et sur l'opposition de la main qui se fixe de plus en plus, exiger peu à peu l'augmentation de l'avance du corps du cheval sur sa tête, pour arriver à amener le front sur la verticale du bout du nez, les *antérieurs restant bien verticaux* (1).

Si la progression exposée ci-dessus a été suivie sans enjambement, les postérieurs se placent généralement d'eux-mêmes à leur position d'aplomb.

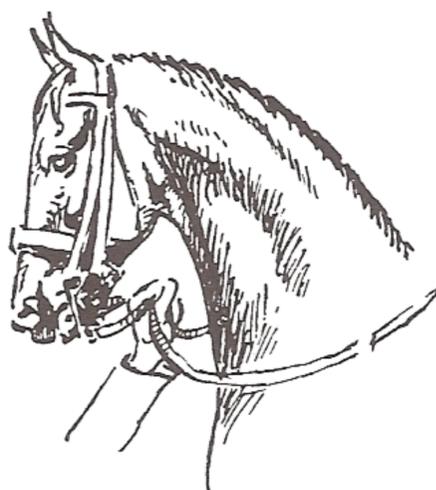
Dans le cas où ils resteraient en *arrière* de cette position par suite d'un excès d'élévation de l'encolure et de l'insuffisance du liant de la mâchoire, le dresseur touche de la cravache le sommet de la croupe, ou la hanche en retard, en laissant l'encolure s'abaisser de quelques mil-

(1) Cette verticalité des antérieurs dans le ramener, et plus tard dans le rassembler, est de la plus grande importance. C'est d'elle que dépend la verticalité des canons antérieurs pendant le soutien de ces membres dans le piaffer, de même que l'horizontalité des avant-bras dépend de la verticalité de la tête dans le ramener.

limètres seulement, pour éviter que les postérieurs, sous l'action de la cravache, ne s'avancent au-delà de leur position d'aplomb.

Ramener en place

La main doit rester rigoureusement **fixe**. C'est le cheval qui doit **avancer** tout son corps, et le rapprocher de son menton.



Si les postérieurs tendent au contraire à se placer *en avant* de leur position d'aplomb, par suite de l'insuffisance d'élévation d'encolure et de flexion du rein, le dresseur porte le cheval en avant par cravache au poitrail, en relevant légèrement la main pour fixer les postérieurs.

La préparation du ramener est un travail de longue haleine, qui doit être poursuivi patiemment et minutieusement jusqu'à la régularité parfaite de la verticalité de la tête, et plus encore de celle des quatre membres. Le dresseur doit être tout particulièrement vigilant pour éviter que le cheval ne prenne la position *sous lui* du devant, ou du derrière, ou des deux bipèdes antérieur et postérieur, position que l'on confond souvent et bien à tort avec le rassembler.

Au début, les dernières minutes de la leçon quotidienne seront consacrées à l'étude des flexions latérales et du ramener, afin de pouvoir profiter, dès la moindre marque d'obéissance, de la récompense à laquelle le cheval est le plus sensible, le renvoi immédiat à l'écurie. Ensuite, tous les exercices de chaque séance doivent être précédés et suivis d'une courte leçon de ramener.

Quand le ramener s'obtient facilement en place, et quand le cheval le conserve quelque temps sans chercher à s'y soustraire, ni à sortir ses membres de leur aplomb, le dresseur le porte en avant en s'efforçant de le maintenir dans le ramener ; il arrête dès que le corps du cheval prend du retard sur sa tête, et que la nuque recule derrière la verticale du nez. Il rétablit en place, le cheval arrêté, le ramener et l'aplomb des membres, demande un nouveau départ, etc.

L'allure doit être d'abord lente, et s'effectuer pas à pas. Puis, l'impulsion doit être augmentée peu à peu jusqu'au pas actif, à quatre temps bien égaux.

Tout le travail au pas sur une et sur deux pistes doit être repris dans le ramener, en surveillant bien l'activité de l'allure mais en évitant

avec soin le trottement, qui se produit par le raccourcissement et la précipitation des foulées des postérieurs.

Quand le travail au pas s'exécute parfaitement, passer du pas au trot par cravache au poitrail. Soigner les départs. Ne pas tolérer que les postérieurs s'élèvent plus que les antérieurs, en relevant l'encolure dans la mesure nécessaire et sans laisser la tête sortir du ramener.

Refaire au trot tout le travail de deux pistes, l'allure étant bien cadencée, avec temps de suspension bien espacés.

Préparer peu à peu les départs de pied ferme au trot par diminution progressive du nombre de foulées de pas intermédiaires. Préparer de la même façon les arrêts du trot.

Pendant toute cette étude du ramener en mouvement, donner de fréquents repos ; après arrêt et mise en main, rendre complètement, et laisser le cheval allonger l'encolure et la tête. Régulariser, après le repos et avant de repartir, la position de la tête et celle des membres.

Reculer.

Le cheval étant arrêté, parfaitement placé et ramené, demander *un pas* de reculer par la main seule, suivi de quelques pas en avant par cravache au poitrail. Arrêter, régulariser la position. Recommencer jusqu'à ce que le ramener reste impeccable dans le mouvement en arrière comme dans le mouvement en avant, jusqu'à ce que la simultanéité des mouvements des deux membres du même diagonal qui recule soit parfaite. Exercer les deux diagonaux.

— Demander *deux pas* de reculer, le second étant immédiatement suivi du mouvement en avant.

Exiger que, dans le reculer, la foulée soit *lente*.

Ne pas dépasser quatre pas de reculer, commencé tantôt par un diagonal, tantôt par l'autre.

NE JAMAIS ARRÊTER SUR LE REculer. Ancrer au contraire dans la tête du cheval que le reculer est invariablement suivi du départ en avant.

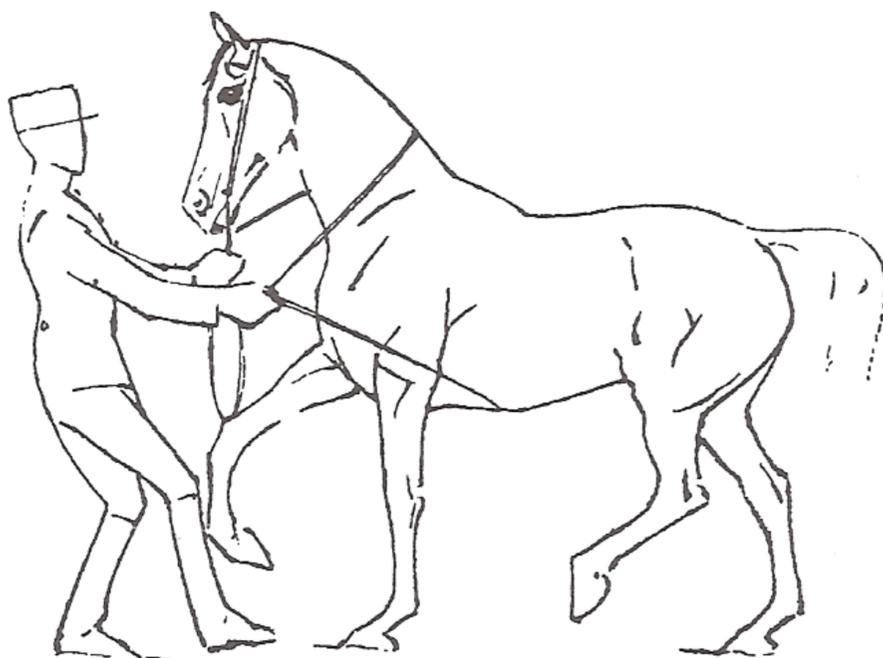
— Du reculer, partir au *trot*, autant que possible par cravache au poitrail. Toutefois, il faut souvent, au moins les premières fois, recourir aux appels de cravache sur le sommet de la croupe, pour dégager les postérieurs. Revenir à l'attaque au poitrail dès que possible, pour éviter la surélévation des postérieurs dans le trot.

En général, les chevaux partent plus facilement au trot du reculer que de l'arrêt. Il faut pratiquer alternativement ces deux exercices, et n'aborder l'étude du piaffer que lorsque le départ au trot *de l'arrêt* est obtenu avec la plus grande facilité, par l'un et l'autre des deux bipèdes diagonaux.

Pour partir du diagonal *droit*, porter la main très légèrement à gauche (du cheval) de manière à surcharger un peu l'épaule de ce côté, et faire agir la cravache sur la pointe de l'épaule droite. (Au début, sur la pointe de la hanche gauche, ou le postérieur gauche.)

PASSAGE ET PIAFFER

Lorsque tous les exercices qui précèdent, sans aucune exception, s'exécutent aisément, et que le départ au trot de pied ferme par cravache au poitrail est devenu facile, la mise en main restant inaltérée, on peut sans inconvénient commencer l'étude du piaffer.



Le départ de pied ferme au trot

— Il faut commencer « par les deux bouts », c'est-à-dire travailler alternativement le ralentissement du trot, d'une part, et le départ de l'arrêt au trot, d'autre part.

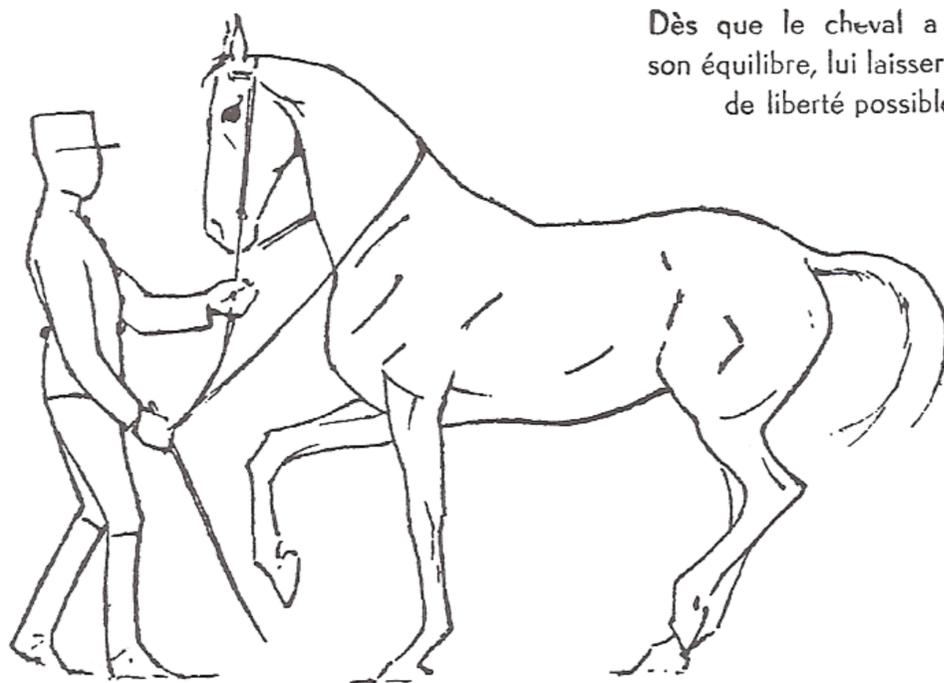
Dans l'un et l'autre de ces exercices, surveiller surtout la position d'ensemble : hauteur d'encolure, ramener, aplombs. Interdire aux postérieurs une élévation supérieure à celle des antérieurs, soit en abaissant les postérieurs par le relèvement de l'encolure, soit en activant les antérieurs par cravache au poitrail.

Il faut toutefois éviter de toucher constamment le cheval, et le laisser au contraire fréquemment chercher lui-même son équilibre, en utilisant seulement l'appel de langue quand l'action faiblit.

— Réunir ensuite ces deux exercices : passer de l'arrêt au trot, ralentir le trot, arrêter dès qu'il s'éteint, repartir aussitôt, etc.

Sur le départ, laisser gagner de moins en moins de terrain en avant, *mais* éviter pendant très longtemps de maintenir le cheval tout à fait sur place. Au contraire, exiger qu'il conserve la tendance constante à se porter en avant que *seule l'opposition de la main, qui doit devenir de plus en plus légère, doit restreindre.*

TERMINER TOUJOURS LA LEÇON PAR UN DÉPART FRANC, ET UN TEMPS DE TROT ACTIF.



Dès que le cheval a trouvé son équilibre, lui laisser le plus de liberté possible.

— Quand le cheval a trouvé son équilibre (fig. ci-dessus), et le conserve aisément sans perdre la régularité de son attitude d'ensemble dans les alternatives d'augmentation et de réduction de l'étendue des foulées, et en gagnant seulement quelques centimètres à chaque battue, marquer de temps en temps une opposition de main pour le maintenir *deux battues* sur place. Puis, quatre, et ainsi de suite. Ne pas dépasser une dizaine. Alternier soigneusement les battues sur place et celles en avançant.

— Lorsque le cheval exécute aisément ce travail, le faire monter par un cavalier *parfaitement placé à cheval* (tête, épaules, hanches et talons sur la même verticale), et souple dans son assiette.

Ce cavalier doit rester d'abord *absolument passif*, sans autre préoccupation que de maintenir la régularité de sa position, tout en se liant aux réactions de l'allure. Ensuite, il caresse le cheval partout où peuvent atteindre ses mains, et particulièrement sur les régions qui conservent trace de contraction (nuque, reins, etc.).

Lorsque ce cavalier a l'habileté nécessaire, on peut substituer peu à peu l'action de ses aides aux indications du dresseur, mais seulement sous la direction unique et absolue de ce dernier.

On procède, comme toujours, en passant du connu à l'inconnu. On fait d'abord coïncider les actions du cavalier avec celles du dresseur, en diminuant progressivement les secondes, les premières restant identiques, et devenant finalement seules déterminantes.

Cette substitution nécessite entre le dresseur et le cavalier une entente difficile à réaliser.

DÉVELOPPEMENT DU PIAFFER

Pour l'obtenir, il faut prolonger la durée du soutien de chaque diagonal, espacer ainsi les battues, et étendre le geste des antérieurs.

C'est l'action de la main qui permet d'y parvenir, et c'est à cheval lui-même que le dresseur est mieux à même d'y réussir, parce qu'il est moins bien placé à pied pour produire les effets de rênes nécessaires (1).

(1) On peut néanmoins obtenir ces résultats par le travail à la main, mais il faut beaucoup d'habileté — et de temps, sans grand bénéfice pour l'ensemble du dressage.